7-5-25

AS
162
M73
1924
no. 2

Juillet 1924-Décembre 1924

p. 48

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET LETTRES

DE MONTPELLIER

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1924

SOMMAIRE

Liste des Membres de l'Académie.

Procès-verbaux:

Section des Sciences ;
Section des Lettres ;
Section de Médecine ;
Séances générales.

Le Maréchal LYAUTEY, capitaine de cavalerie, par le capitaine OURY-VERNAZOBRES.

Les erreurs astronomiques en littérature, par M. le professeur HUMBERT.

Juillet 1924-Décembre 1924

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET LETTRES

DE MONTPELLIER

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1924

Adresser les manuscrits et épreuves au

Secrétaire général, M. G. MERCIER-CASTELNAU

Rue Fournarié, 3, Montpellier

LISTE DES MEMBRES

de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Bureau général de l'Académie pour 1923

MM.

Président	THOMAS, professeur à la Faculté de Lettres.
Vice-Président	PASTRE, docteur ès Sciences.
Secrétaire général	MERCIER - CASTELNAU, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'Appel, ancien Bâtonnier de l'Ordre.
Vice-Secrétaire général .	CARRIEU, professeur agrégé à la Faculté de Médecine.
Trésorier	VIALLES, Docteur en Droit, Avocat.
Bibliothécaire Archiviste.	HENRY, Pasteur.

Section de Médecine

MM. Vitoux, Président.
Magnol, Vice-Président.
Carrieu, Secrétaire.

MM. Bertin-Sans, 3, rue de la Merci.
Blouquier de Claret, 4, place du Marché-aux-Fleurs.
Boudet, 22, rue de l'Aiguillerie.
Carrieu, 5 *bis*, rue de la Merci.
Caizergues, 11, rue des Trésoriers-de-France.
Delmas, 2, rue Germain.
Desmonts, 55, Grand'Rue.
Estor, 6, plan du Palais.
Etienne, 14, rue Marceau.
Euzière, villa Marie, chemin du Pioch-de-Boutonnet.
Giraud.
Gueit, 7, rue du Collège.
Hortolès, 15, rue des Trésoriers-de-la-Bourse.
Leenhardt, 16, rue Marceau.
Liebonne, 4, avenue du Stand.
Magnol, 1, rue Philippy.
Margarot, 8, rue Maguelone.
Oüy-Vernazobres, 12, rue de la République.
Pilleboue, 11, rue de la République.
Riche, 13, rue Baudin.
Rimbaud, 2, rue Levat.
de Rouville, avenue du Docteur-Grasset.
Tédenat, enclos Tissié-Sarrus.
Vedel, 7, rue de Verdun.
Villard, 4, rue Maguelone.
Vires, 18, rue Jacques-Cœur.
Vitoux, directeur du Service de Santé.

Section des Sciences

MM. Faucon, *Président.*
Mortillet (de), *Vice-président.*
Humbert, *Secrétaire.*
Castelnau (M.), *Vice-secrétaire.*

MM. Amans, 45, avenue de Lodève.
Astruc, 17, boulevard Berthelot.
Beaulard de Lenaizan, 6, rue du Gymnase.
Blayac (François), 2, rue Nationale.
Blayaç (Joseph), 10, rue Delmas.
Castelnau, 3, boulevard Ledru-Rollin.
Cazalis de Fondouce, château du Rey, par Pont-du-Gard (Gard).
Dautheville, 27, cours Gambetta.
Derrien, 1, rue d'Albisson.
Faucon. 17, boulevard de l'Esplanade.
Fonzes-Diacon, 23, cours Gambetta.
Gèze, 8, rue du Cannau.
Godechot, 4, rue d'Alger.
Granel, 14, rue du Collège.
Grynfeltt, 8, place Saint-Côme.
Humbert, 82, rue de Lunaret.
Imbert, 9, rue des Carmélites.
Lichstenstein, 60, boulevard des Arceaux.
Massol, 20, boulevard des Arceaux.
Mortillet (de), 3, rue Achille-Bégé.
Mourgues, 4, rue de la Bascule.
Moye, 12, rue du Faubourg-Boutonnet.
Pastre (G.), 6, rue Général-René.
Pech, rue Montel (Institut de Biologie).
Roche, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau.
de Rouville, 9, rue Moquin-Tandon.
Soulier, 12, rue du Faubourg-Boutonnet.
Tarbouriech, 19, rue Boussairolles.
Ventre, 11, rue Bonnard.
Vialleton, 1, boulevard du Peyrou.

Section des Lettres

MM. Thomas, Président.
Berthelé, Vice-Président.
Coste, Secrétaire.
Grasset (J.), Vice-Secrétaire.

MM. Berthelé, 36, rue des Patriotes.
Brémond, 10, rue du Gymnase.
Chamayou, 2, rue du Petit-Saint-Jean.
Coste, 17, rue du Palais.
Coulet, Rectorat.
d'Espinassoux, 11, rue du Faubourg-Saint-Jaumes.
Fliche, 31, rue Saint-Guilhem.
Gachon, rue Jacques-Draparnaud.
Granier (Camille).
Gervais, 28, rue des Grenadiers.
Granier, 16, rue de l'Université.
Granier, curé de Saint-Denis.
Grasset (Joseph), 22, boulevard Jeu-de-Paume.
Grasset (Pierre), 6, rue Jean-Jacques-Rousseau.
Guibal (Louis), 6, rue Fournarié.
Guibal (Jean), 1, plan Duché.
Monseigneur Halle, 107, faubourg Boutonnet.
MM. Henry, rue Monteil, châlet Grasset.
Kuhnholtz, 6, rue du Puits-du-Temple.
Mercier, 3, rue Fournarié.
Mgr Mignen, évêque de Montpellier, Palais de l'Evêché.
MM. Miliaud, 5, rue Jeu-de-Paume.
Morin, 8, rue Salle-l'Evêque.
Mlle Reynès, 9, rue Vieille-Intendance.
MM. Roche-Agusol, 2, plan du Palais.
Thomas, 12, rue Delmas.
Valéry, 1, rue Fournarié.
Vialles, 25, rue de l'Aiguillerie.
Vianey, 1, boulevard du Peyrou.

PROCÈS-VERBAUX

SECTION DES LETTRES

Séance du 7 Juillet 1924

La section des Lettres s'est réunie le lundi 7 juillet 1924 à 17 h. 30 au Palais de l'Université, dans la bibliothèque de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles ne portant aucune indication à l'ordre du jour.

Présents: MM. Coste, Fliche, Gervais, Joseph Grasset, Pierre Grasset, Valéry.

Présidence de M. Gervais, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observation.

Aucune communication n'étant à l'ordre du jour et personne ne demandant la parole, une conversation s'engage, à propos de Rabevel, sur la littérature actuelle, sur les spectacles modernes et l'état de la littérature dramatique.

La séance a été levée à 18 h. 25.

Séance du 17 Novembre 1924

La Section des Lettres s'est réunie le lundi 17 novembre 1924, à 17 h. 30, au Palais de l'Université, dans la bibliothèque de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles portant à l'ordre du pour: Election du Bureau.

Présents: MM. Coste, Fliche, Gervais, Camille Granier, Joseph Grasset, Jean Guibal, Mercier-Castelnau, Valéry, Vialles.

Présidence de M. Gervais, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observation.

A l'occasion d'une recherche que M. Gervais a faite à la Bibliothèque Universitaire, il est question de notre bibliothèque. Les membres présents se préoccupent de l'assurance contre l'incendie de ce fonds extrêmement précieux et dont nous sommes toujours propriétaires. Il ne semble pas être suffisamment protégé par l'ancienne police depuis son changement de local, lors de son dépôt dans la Bibliothèque de l'Université. M. Mercier recherchera la police, et, s'il y a lieu un avenant sera établi soit directement, soit en concours avec l'Université, afin de nous assurer une indemnité en cas de sinistre.

Il est procédé par bulletin de liste secret à l'élection du bureau pour 1925.

M. Thomas, passe président de droit.

Sont élus: Vice-président, M. Berthelé, par 8 voix;

Secrétaire, M. Coste, par 7 voix;

Vice-secrétaire, M. Joseph Grasset, par 7 voix.

Après une causerie sur divers sujets, la séance a été levée à 18 h. 20

Séance du 15 Décembre 1924

La Section des Lettres s'est réunie le lundi 15 décembre 1924, à 17 h. 30, au Palais de l'Université, dans la Bibliothèque de la Faculté de Droit, sur convocations individuelles n'indiquant aucun ordre du jour.

Présents: MM. Berthelé, de Chapel d'Espinassoux, Coste, Camille Granier, chanoine Granier, Joseph Grasset, Kuhnholtz-Lordat, Thomas, Valéry, Vialles.

M. Gervais, président, a envoyé une lettre pour s'excuser de ne pouvoir assister à la séance et adresser, au moment où prend fin sa présidence, ses remerciements à la Section qui l'y avait élu.

Présidence de M. Thomas, vice-président.

M. le Président donne un aperçu du programme de la manifestation qui est organisée en l'honneur de Ronsard par une Commission de l'Académie, sur l'initiative de la Section des Lettres.

M. le chanoine Granier demande la parole. Il va donner quel-

ques détails sur l'Occitanienne rencontrée par Chateaubriand à Cauterets l'été de 1829 et sur sa famille.

La famille de Villeneuve est une des plus anciennes de notre région. Elle était composée de deux branches, dont celle d'Hauterive, fixée aux environs de Castres, avait ses entrées à la Cour au XVIII[e] siècle. Un Villeneuve épousa une Amblar, d'une famille bourgeoise de Saint-Pons qui comprenait toute une lignée de notaires, fille d'un marchand de draps. Ils eurent cinq enfants, dont Louis, qui fit sa carrière dans la marine, émigra, fut nommé capitaine de frégate, puis de vaisseau. Industriel et agriculteur, très charitable, il occupait à Castres une position en vue. Il eut trois filles, Léontine, Octavie et Emilie, et un fils, Louis. Léontine, née à Toulouse, le 31 janvier 1803, avait 13 ans quand ses parents vinrent se fixer à Hauterive. Ce déplacement fut causé par le mauvais état de santé de la comtesse de Villeneuve, qui l'empêchait de s'occuper de ses enfant les plus jeunes, soin dans lequel elle été suppléée par sa fille aînée. Léontine était très liée avec Coralie de Gaïx, et avait des relations fréquentes avec les jeunes filles de son âge habitant les châteaux environnant Hauterive. Dans ces réunions, le nom de Chateaubriand fut prononcé et ces jeunes filles lui adressèrent une lettre collective que les mères interceptèrent. Léontine composait des vers d'allure romantique. Elle reprit et réalisa pour son compte personnel l'idée d'écrire à Chateaubriand, admiration de toute cette jeunesse; une correspondance considérable s'ensuivit. Cette correspondance devait être connue en partie de son entourage. On peut du moins conclure dans ce sens du passage d'une lettre de Coralie écrite au début de novembre 1829, trois semaines avant le mariage de Léontine avec M. de Castelbajac et qui se termine par un mot très dur pour Chateaubriand. Il serait intéressant de connaître la cause de cette indignation, qui n'a pu, naturellement être soulevée par le passage des Mémoires d'Outre-Tombe racontant la rencontre avec l'Occitanienne.

Octavie mourut peu après. Emilie, qui avait un caractère plus simple et moins exalté que sa sœur aînée, fonda à Castres la communauté des Sœurs de l'Immaculée Conception.

M. le Président remercie M. le chanoine Granier. Les divers points de cette communication sont commentés.

Un membre de la section pose une question sur l'état actuel

de la bibliothèque de l'Académie. Nos livres sont réunis dans un local distinct mais très écarté et peu commodément accessible. En l'absence de M. Mercier, qui devait suivre la question de l'administration de la bibliothèque et de son assurance, il n'est pas possible de renseigner complètement notre confrère.

La séance est levée à dix huit heures quarante cinq.

SECTION DES SCIENCES

Séance du 16 juin 1924

La séance est ouverte à cinq heures et demie sous la présidence de M. Gèze, vice-président.

Présents: les membres qui ont signé sur le rgistre.

Excusé par lettre: M. Gaston Pastre, président de la section, obligé de se rendre au Congrès de Chimie de Bordeaux.

Expériences de la Courtine.

M. Moye présente deux communications qui rendent compte des observations faites à Marseille et à Saint-Hippolyte-du-Fort, à la suite des explosions du camp de la Courtine, en vue d'étudier la propagation du son à grande distance.

1°. — A la station de l'Etoile (Marseille), M. Laurent Gazaud et son aide ont nettement entendu, quoique très faiblement, le son transmis par l'air, 22 minutes après l'émission, soit 4 minutes 30 secondes plus tard que si le son avait parcouru directement, à raison de 340 mètres par seconde, la distance (360 kilom.) qui sépare l'Observatoire du lieu d'émission. Ce retard correspond à un trajet supplémentaire de 90 kilomètres; l'auteur l'explique par une réflexion sur un mur de nuages de 2.000 m. d'épaisseur qui surplombaient, des Cévennes aux Alpes Maritimes, les massifs du Mont-Ventoux et de Lure.

La transmission par le sol n'a pas été perçue.

2°. — M. le chef de bataillon, H. Poupart, commandant l'Ecole Militaire préparatoire de Saint-Hippolyte-du-Fort, a

adrsessé un rapport très détaillé sur les observations faites avec beaucoup de méthode par le personnel de son Ecole dans quatre postes (2 en coteau, un en plaine, un dans une grotte) pour étudier l'effet des explosions des 15, 23, 25 et 26 mai. Résultats entièrements négatifs le 15 mai; audition par le sol le 23 mai seulement dans trois postes, non en plaine. Par l'air, le son a été perçu plus ou moins fort les 23, 25 et 26 mai, sauf dans la grotte. Fait remarquable: On n'a jamais eu de perception isolée, mais toujours 2 ou 3 auditions sucessives séparées par un intervalle d'environ 43 secondes le 23 mai, 60 secondes les 25 et 26 mai. « Y a-t-il, demande l'auteur, plusieurs trains d'ondes sonores arrivant à intervalles dont la régularité est modifiée par des causes extérieures: vent, nuages, etc.? »

La section, très vivement intéressée par ces rapports, décident d'adresser ses remerciements à leurs auteurs.

M. Beaulard de Lenaizan fait remarquer que la trajectoire sonore n'est certainement pas linéaire, et qu'il se produit une réflexion sur les nuages indépendamment d'un effet thermique moins important qui courbe la trajectoire; comme celle-ci est inconnue, il est difficile de déterminer la vitesse du son.

En suite il se produit le phénomène de ladiffusion de l'onde: une onde sur-comprimée, considérée assez loin de son point de départ, finit par se modifier en une demi-onde sous-comprimée — de là, les effets possibles d'inscription graphique que peuvent donner deux indications séparées entre elles.

Expertise des Laits.

M. Fonzes-Diacon communique une phrase d'un nouveau texte législatif d'après laquelle on devrait condamner, pour mouillage ou écrémage, un lait qui aurait subi, au cours du transport, un battage naturel partiel. M. Fonzes-Diacon, n'ayant pas apporté le texte complet, la discussion à laquelle prennent part MM. Moyf, Massol, docteur Amans, Gèze et François Blayac, ne peut aboutir à une conclusion nette.

La séance est levée à sept heures.

Séance du 7 Juillet 1924

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. Gaston Pastre, président.

Etaient présents: les membres qui ont signé sur le registre.

Le procès-verbal de la séance du 16 juin est lu et adopté.

M. Amans présente quelques observations sur des questions de priorité, à propos de:

1° *Profil arygloïde.* — Dans une polémique entre M. Lezat et Constantin (1), il est question d'un profil qu'aurait préconisé M. Constantin en 1912, et qui, au laboratoire Eiffel, aurait montré de réelles qualités. En 1913 (Congrès de l'A. F. A. S. à Tunis) (2), j'ai félicité M. Constantin d'avoir appliqué ce profil à la voilure d'avion, mais j'ai rappelé que, depuis 1895, j'avais introduit ce profil dans de nombreuses applications industrielles, et même pour la zooptère. Je renvoie aux citations dans le volume de l'A. F. A. S.

2° *Ailes à fentes.* — Le même M. Constantin, dit avoir fait l'aile à fentes en 1912, bien avant M. Handley Page. Lorsque M. Handley Page a présenté cette aile au *Congrès intern. d'Aréon.*, à Paris, j'ai rappelé à M. Handley Page mes articles de *La Nature*, et de la *Revue des Idées* (3). Mes observations ont été publiées dans le volume III du Congrès (p. 321).

3° *Effet Katzmayr.* — On attribue au professeur autrichien Katzmayr, la paternité du fait suivant: « Si on met une aile dans un courant d'air tantôt ascendant, tantôt descendant, cette aile présente, dans certains cas, une traînée négative, c'est-à-dire qu'elle est propulsée d'AR en AV ». ce fait remonterait à deux ou trois ans à peine.

Ces phénomènes d'auto-propulsion ont été signalés bien avant Katzmayr et même Lilienthal, plus ancien que Katzmayr: Goupil a parlé d'auto-propulsion avant Lilienthal, sans que cependant, ni l'un ni l'autre fassent intervenir la pulsation.

---

(1) *In* journal *les Ailes*, 29 mai, 19 juin.

(2) A. F. A. S. Congrès de Tunis, 1913. *Etude de quelques profils*, p. 109.

(3) La *Nature*. (En flanant, causerie d'aviation. Novembre 1923.) *Revue des Idées*. (Sur les progrès récents de l'aviation 1906.

J'ai introduit la pulsation dans les facteurs d'auto-propulsion aquatique (1). J'ai posé, en principe, que *tout ovoïde vibrant, actif ou passif, se dirige du côté du gros bout*, et, en somme, c'est le principe essentiel de l'effet Katzmayr, et de l'autonaut de Linden.

En combinant ce principe avec celui des contours apparents ondulés (Maître-couple stomatoïde — Maître-horizon sinussoïdal) on obtient des trajectoires variables.

Je rappelle, en outre, mon étude des carènes et des profils (A. F. A. S. — Tunis), dans lequel je montre, balances en main, les cas où, par battements sous certains angles et positions, on a excès de montée sur l'abaissée et de propulsion sur le recul.

La conclusion est que de temps en temps il y en a qui découvrent la Méditerranée.

M. Moye expose qu'une simplification facile des postes récepteurs de T. S. F. consiste à supprimer les supports des lampes spéciales et à placer celles-ci les broches en l'air, en les maintenant par un simple étui de carton. Indépendamment de l'économie réalisée, ce procédé permet d'éviter des pertes électriques dues à des capacités parasites entre les pièces métalliques du support, à des fuites à travers le socle lui-même, et surtout à des contacts imparfaits entre les diverses jonctions métalliques du support usuel.

A propos du « Fading »

Un auteur attribue la production du « Fading » aux variations du champ magnétique. M. Beaulard de Lenaizan a essayé de produire un fading artificiel, par l'intervention d'un champ magnétique : aucun effet n'a été produit.

Après un échange de remarques entre M. de Mortillet, M. Beaulard de Lenaizan, M. Pastre et M. Moye, la séance est levée à 19 heures.

---

(1) Comparaisons des organes de locom. aquatique (*Annales de Sc. nat.*, 1888.)

(2) Station littor. Sèrino-Napoli, 1897. Ce canot est cité par Houssay, *in Forme Puissance des Poissons*, édité par Hermann. Paris, 1912, p. 322. M. Houssay reprend mon idée, sous le nom de *Vibration propulsive* perpendiculaire à l'axe du mouvement.

Séance du 10 Novembre 1924

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. Gèze, vice-président.

Sont présents les membres qui ont signé sur le registre.

Excusé M. Pastre, président de la Section.

Le procès-verbal de la séance du 7 juillet est lu et adopté.

M. Godechot remercie la section de l'avoir élu comme membre de l'Académie.

M. Amans développe quelques considérations sur le meeting d'aviation de Montpellier (9 novembre 1924).

Sur le Meeting d'Aviation de Montpellier
par M. Amans

M. Amans nous fait part de ses impressions sur les vols des pilotes Robin, Fronval et Thoret ; il a aussi causé avec ces pilotes ; il est toujours instructif pour un homme de laboratoire de connaître leur avis sur certains questions.

1° Robin rebondit parfais en chandelle, donnant le frisson même aux as du manche à balai. Avant la guerre, le coefficient de sécurité était 6 ; mais il est maintenant de 12, dit Robin, et même parfois de 16, ajoute Fronval.

2° Pourquoi s'obstine-t-on à faire des ailerons rectangulaires et à charnières perpendiculaires au Sagittal, au lieu de faire un triangle à pointe tournée en dedans et charnière oblique ? Il y a longtemps que nous préconisons ce type. Le lieutenant Thoret est absolument de notre avis.

3° Pourquoi s'obstine-t-on aussi à faire une voilure rectangulaire dans les Moranes ? Thoret condamne aussi une telle forme : avec un distum plus ou moins pointu, on aurait une moindre résistance à l'avancement ; on éviterait les remous et mouvements en vrille de l'air aux extrémités de la voilure. On pouvait observer ces vrilles sur les petits ballons happés par la voilure.

4° Que pensent les pilotes du vol « à bras croisés » ?

Actuellement, les pilotes pourraient se permettre cette attitude... grâce surtout à l'appareil Aveline, perfectionné par Mazade ; il serait intéressant de comparer cet appareil avec les canaux semi-circulaires de l'oreille. Nous pensons, néanmoins,

qu'un tel appareil est d'autant plus efficace que les formes de l'avion ont plus de stabilité naturelle automatique. Nous pensons aussi que dans le vol des avionnettes à faible puissance il faudrait des avertisseurs plus sensibles que des tubes de Venturi.

A la fin de la séance, le Bureau est renouvelé. Sont élus :

Président : M. Faucon ;
Vice-président : M. de Mortillet ;
Secrétaire : M. Humbert ;
Secrétaire-adjoint : M. Michel Castelnau.

Séance du 8 Décembre 1924

La séance est ouverte à 17 heures, sous la présidence de M. Pastre. Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président propose de demander au Bureau général que la formalité du discours de réception soit déclarée facultative pour les membres de la section des sciences. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

La section décide de présenter aux suffrages de l'Académie, comme vice-président, en 1925, M. Gaston Pastre.

M. Fonzes-Diacon communique le résultat de ses recherches sur la *falsification* courante *du son de blé par la balle de riz.*

Il a pu établir une méthode suffisamment précise, permettant de déceler la présence de 5 0/0 de balle dans un son.

Elle est basée sur l'écart énorme qui existe entre les rapports cendres-sur-silice que présentent ces deux substances, écart qui apparaît plus fortement grossi en multipliant ces deux rapports par 10.

Les valeurs ainsi obtenues vont de 80 pour le son pur à 10, 5 pour la balle de riz ; elles peuvent varier de quelques unités au-dessus ou au-dessous de ces deux moyennes, mais l'écart est tel qu'une addition de 50 0/0 de balle de riz au son pur abaisse considérablement ce rapport $\frac{\text{cendres}}{\text{silice}} \times 10 = 45{,}5$.

Et la falsification, fréquemment poussée à 50 0/0, atteint alors la valeur 14,5 très éloignée de la moyenne 80.

Les cendres s'obtiennent par calcination de 2 à 3 gr. du son

à analyser; après pesée, elles seront traitées par l'acide chlorhydrique concentré et bouillant qui n'attaque pas la silice, celle-ci existant dans les cellules végétales du son ou de la balle de riz sous la forme insoluble; le résidu, lavé et calciné, donnera le poids de la silice.

L'application de cette méthode, très simple et très rapide, fera bientôt disparaître cette fraude grossière, très dangereuse pour les animaux, dont elle peut provoquer la mort par irritation prolongée du tube digestif.

M. Fonzes-Diacon communique à l'Académie le résultat de ses recherches sur l'activité des diverses formes commerciales de *soufre* dans la lutte contre l'oïdium.

Il a étudié les soufres purs, sublimé, trituré et précipité et les soufres impurs, soufres noirs et soufres blancs.

Ces soufres étaient réduits en comprimés de même volume et exposés sur des feuilles d'argent, au soleil ou à la lumière diffuse, à des températures variant de 40-50° à 20-25°.

La volatilisation de chaque variété de soufre se traduisait par une auréole brune de sulfure d'argent, plus ou moins intense et de dimensions variables.

Si on admet que l'activité des soufres est liée à leur degré de volatilisation, les expériences entreprises permettent de conclure que les soufres noirs ou blancs se volatilisent d'autant mieux que leur teneur en soufre pur est plus élevée; or, celle-ci varie de 25 à 50 0/0; une première conclusion est donc que la teneur en soufre de ces produits devrait figurer sur les étiquettes des sacs et sur les factures.

Comparativement avec les soufres purs, les soufres noirs, riches en soufre, paraissent se volatiliser avec une intensité aussi grande; leur emploi à masses égales serait donc plus économique que celui des soufres purs. Mais il convient de ne pas les économiser à l'épandage, de façon que tous les organes de la vigne en soient suffisamment couverts, pour que, en tous points, se trouve la particule de soufre, qui, en se volatilisant à une certaine distance, pourra atteindre et par suite détruire les organes de l'oïdium.

Ces recherches de laboratoire paraissent être confirmées par l'observation en grande culture de viticulteurs très expérimentés, tels que MM. Cancel et Paul; M. Pastre, déclare pleinement s'associer aux éloges que leur adresse M. Fonzes-Diacon pour leurs recherches pratiques.

Théorie et pratique étant d'accord, l'emploi des soufres dilués, qui se montrent aussi efficaces que les soufres purs, pourra permettre à la viticulture de réaliser une sérieuse économie dans la lutte contre l'oïdium.

C'est là une façon, pour les viticulteurs, de combattre la vie chère par une diminution, non préjudiciable, des frais de culture.

M. Humbert donne à la section quelques détails sur la nouvelle collection encyclopédique que va publier la libraire Gauthier-Villars, sous le titre général de « *Mémorial des Sciences mathématique* ». Le directeur est M. Henri Villat.

M. Moye présente une lame qu'il a recouverte de cuivre par électrolyse, en utilisant le courant alternatif redressé.

M. Joseph Blayac fait une communication très intéressante sur le puits de *pétrole de Gabian*, qu'il a visité à plusieurs reprises.

Il indique la nature des divers terrains de la région environnante et expose l'état actuel des recherches, ainsi que les projets de forages nouveaux, et les résultats des analyses chimiques. Les membres de la Section émettent le vœu que cette communication soit développée par M. Blayac dans une prochaine séance générale.

La séance est levée à 19 heures.

SECTION DE MÉDECINE

Séance du 16 Juin 1924

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. Delmas, ancien président.

Sont présents, les membres ayant signé sur le registre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'ordre du jour portait la vacance de trois sièges. La Section de Médecine estime que seul le siège occupé par M. Battle ayant été déclaré vacant en séance générale, peut être pourvu. Après lecture d'un rapport de M. Carrieu, la candidature du Docteur Marcel Giraud est proposée, à l'unanimité, à l'approbation de la prochaine assemblée générale.

Pour les deux autres sièges (MM. Guibal et Bousquet, décédés), la section demande que la vacance soit déclarée en séance générale.

Séance du 10 Novembre 1924

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. Vires, président.

Sont présents : MM. Vires, Euzière, P. Delmas et Carrieu.

Excusé : M. Margarot.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre du Docteur Georges Chéreau, de Vitré (Ille-etVilaine), accompagnant une étude sur le cancer, son origine et son traitement. Ce travail est destiné à concourir en vue du prix Jaumes de thérapeutique générale (il a été remis à M. Mercier-Castelnau, secrétaire général, en séance générale du 24 novembre 1924.)

Afin de satisfaire aux désirs du légataire, tout candidat doit certifier sur l'honneur que son travail est original et n'a jamais pris part à d'autres concours. Dans ces conditions, les thèses de médecine de Montpellier sont éliminées, car elles sont présentées d'office au concours des prix de thèses de la Faculté.

Il est ensuite procédé au vote du Bureau pour l'année 1925.

Est proposé, à l'unanimité, comme président : M. le médecin-inspecteur Vitoux, qui est obligé, dit-il, de refuser cet honneur, car il sera atteint par la limite d'âge en janvier prochain et il quittera Montpellier à cette date.

M. Vires se fait l'interprète de la Section de Médecine en insistant pour que M. Vitoux accepte cet honneur qui lui est bien dû.

M. Vitoux se dit très ému des sentiments de profonde sympathie témoignés par les membres de l'Académie, sympathie qu'il n'oubliera jamais. Il accepte et remercie chaleureusement.

Est proposé comme vice-président : M. Magnol.

M. Carrieu reste secrétaire.

La séance est levée à 18 h. 30.

Séance du 15 DéceMbre 1924

La séance est ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. Magnol.

Sont présents les membres ayant signés sur le registre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Carrieu expose quelques observations à propos de l'épidémie de variole qui vient de sévir à Montpellier.

Les épidémies de ce genre sont encore trop fréquentes, puisqu'en 1919, par exemple, la *Revue d'Hygiène* en signalait trois. Dans notre ville, la maladie est arrivée de Carcassonne, où une vingtaine de cas étaient déjà signalés, introduits, semble-t-il, par un lot de chiffons provenant de Russie.

Du 14 août au 1er décembre, huit cas ont été observés. L'épidémie paraît terminée aujourd'hui.

Les cas se sont localisés dans un seul quartier de la ville.

Il a été possible de confirmer quelques contagions, en particulier pour le dernier malade (contagion à l'intérieur de l'hôpital). Pour lui, l'incubation a duré entre 14 et 20 jours.

Presque tous les malades étaient âgés de 30 à 50 ans. Un seul homme fut atteint (intérêt de la revaccination pendant le service militaire). Quant aux enfants, ils n'étaient pas vaccinés (Espagnols).

La maladie a été grave (2 décès sur 8 cas), comme cela a lieu presque toujours; actuellement de 23 à 33 0/0 de mortalité dans les observations récentes.

Les mesures prises pour lutter contre l'épidémie ont consisté dans l'isolement des malades, la désinfection des logements et des objets leur ayant appartenu, ainsi que dans la revaccination de leurs proches.

Quant à la revaccination générale, elle est extrêmement difficile à appliquer, malgré la loi du 7 septembre 1915, qui autorise les préfets à rendre la revaccination obligatoire s'il y a menace d'épidémie.

Les résultats de la revaccination ont été très souvent positifs entre les mains de l'auteur (50 0/0 de succès environ).

Mais il semble que les efforts de l'administration pourraient être mieux secondés par les médecins qui ne devraient jamais hésiter à déclarer tous leurs cas de maladies transmissibles.

La séance est levée à 19 heures.

REUNIONS GENERALES de L'ACADEMIE

Séance du 12 Juillet 1924

Présidence de M. Vires, président.

Sont présents les membres qui ont signé au registre.

Excusés : MM. Thomas, Mercier-Castelnau et Carrieu.

En s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, M. Thomas remercie l'Académie de l'honneur qu'elle lui a conféré.

En l'absence d'une mention spéciale sur les convocations, l'élection d'un membre de la Section de Médecine aura lieu à la prochaine séance générale.

Sur la demande de la Section de Médecine, l'Assemblée déclare vacants deux sièges de la Section de Médecine (ceux de MM. Battle et Bousquet.) La section est invitée à proposer des candidats pour la prochaine séance générale.

Les procès-verbaux des Sections de Médecine, des Sciences et des Lettres sont lus, et celui de la dernière séance générale est lu et adopté.

Avis favorable est donné à la demande d'échange de publications formulée par l'Université du Missouri. Cette demande, ainsi que diverses notes provenant également d'universités américaines, sont renvoyées à M. le Bibliothécaire, pour examen et réalisation, s'il y a lieu.

L'ordre du jour appelle ensuite la communication du Docteur Amans sur le communisme chez les animaux.

Cette communication, tout à fait remarquable et intéressante, vaut à son auteur, au nom de tous, les félicitations de M. le Président. Divers membres prennent texte de la communication du Docteur Amans pour exposer diverses vues sur les multiples questions soulevées à son propos.

L'Assemblée renvoie l'étude du Docteur Amans en vue de publication ultérieure, à une commission de trois membres, qui sera désignée par la Section des Sciences.

La séance est levée à 6 h. 30.

Séance du 24 Novembre 1924

Présidence de M. Vires, président.

Présents les membres qui ont signé au registre des séances.

Assistaient à cette séance : MM. Farret d'Astiès, Docteur Batigne, Colonel Magnan de Bornier, Arnold Leenhardt.

Les procès-verbaux des Sections des Sciences et Lettres sont lus.

Le procès-verbal de la séance générale de juillet est lu et adopté.

L'Académie renvoie à la séance générale l'élection d'un vice-président pour l'année 1925. Ce vice-président devra être choisi dans la Section des Sciences.

A cette séance aura lieu également l'élection de deux membres de la Section de Médecine.

M. Godechot fera connaître la date qu'il demandera pour sa réception. M. Lichtenstein est actuellement empêché par des raisons de santé de s'occuper de la réception.

Sur le rapport de la Commission, l'Académie attribue le prix Lichtenstein 1924 à MM. Portes et Benoit, à chacun pour moitié.

La parole est donnée à M. Gervais, qui prononce l'éloge de M. Racanié-Laurens, ancien président honoraire de notre Académie. Cette allocution sera insérée au *Bulletin*.

M. Ouy-Vernazobres est ensuite invité à faire sa communication sur le Maréchal Lyautey, capitaine de cavalerie.

Séance du 22 Décembre 1924

Présidence de M. Vires, président.

Présents les membres qui ont signé au registre des séances.

Les procès-verbaux des sessions des Sciences, Lettres et Médecine sont lus.

Le procès-verbal de la séance générale de novembre est lu et adopté.

A propos du procès-verbal de la section des Lettres, le secrétaire général indique qu'il n'existe aucun contrat d'assurance pour les livres de la Bibliothèque de l'Académie. Comme le trésorier fait observer qu'on lui présente une quittance de prime, l'Académie charge le trésorier de vérifier si cette quittance, d'ailleurs minime, ne s'applique pas au mobilier de l'Académie.

M. le Président félicite M. Ventre, qui a été nommé correspondant national de la Section des Sciences physico-chimiques de l'Académie d'agriculture.

Il lit ensuite une lettre de M. Rives, qui donne sa démission de membre de la Section des Lettres, en invoquant son état de santé et sa prochaine mise à la retraite comme conseiller à la Cour.

Le secrétaire général lit aussi la lettre de M. Moye, qui donne sa démission de vice-secrétaire de l'Académie.

Il est procédé ensuite à l'élection d'un vice-président de l'Académie pour l'année 1925.

Votants : 24.

Ont obtenu : M. Pastre, 23 voix. Bulletin blanc : 1.

En conséquence M. Pastre est proclamé vice-président.

La Section de Médecine propose M. le Docteur Marcel Giraud pour le fauteuil laissé vacant par la démission de M. Battle. M. Carrieu rappelle les divers titres du candidat ; après quoi il est passé au vote.

Votants : 24.

Ont obtenu : M. Marcel Giraud, 23 voix. Bulletin blanc : 1.

En conséquence, M. Marcel Giraud est nommé membre de l'Académie dans la Section de Médecine.

Enfin, le scrutin est ouverte pour la nomination d'un vice-secrétaire.

Votants : 26.

Ont obtenu :	M. Joseph Grasset	4 voix
	M. Carrieu	17 voix
	M. Humbert	3 voix
	Bulletins blancs	2

M. Carrieu est nommé vice-secrétaire.

La Section des Sciences est invitée à présenter à la prochaine séance générale un rapport sur le règlement du concours pour le prix fondé par l'Association Française pour l'avancement des sciences. Le trésorier indique que les intérêts de la somme affectée à cette fondation s'élèvent à ce jour à 490 francs environ

La parole est donnée à M. Humbert pour sa communication sur les erreurs astronomiques en littérature.

Il fait avec beaucoup de verve et d'humour la critique des poètes et prosateurs qui se sont risqués à donner des précisions trop grandes sur les planètes ou les étoiles et montre combien il est prudent, pour eux, de ne pas trop s'aventurer dans ces mondes inconnus. Cette communication sera insérée au prochain *Bulletin*.

M. Thomas rend compte des travaux de la Commission Ronsard. La cérémonie pourrait avoir lieu à la fin de janvier ou en février prochain un mercredi ou un vendredi, à la salle des fêtes de l'Université, après autorisation de M. le Recteur.

M. le Doyen Vianey parlerait sur le XVI^e^ siècle; M. Gaston Pastre sur Ronsard et la Musique. M. de Nolhac a promis son concours, Mme de Noailles également.

M. Maffre de Baugé a déjà envoyé un poème qui sera lu en séance; on pourrait aussi faire appel aux jeunes gens qui dirigent la Revue de l'*Ane d'Or*.

Pour le programme musical on pourrait s'adresser à la Société Charles Bordes et à la Société des Amateurs de Musique — peut-être les petits chanteurs de Saint-François — ou bien encore les chœurs du Conservatoire accepteraient-ils de participer à la fête?

Le Bureau général de l'Académie, dans sa réunion annuelle, qui aura lieu vers le 15 janvier, arrêtera le programme définitif.

L'Académie aura à déclarer vacante la place du Docteur Raymond Guibal.

La séance est levée à 19 heures.

Éloge de M. RACANIER LAURENS

Président honoraire de l'Académie

Par M. Etienne Gervais

Messieurs,

Parmi les devoirs qui incombent aux Présidents de Section de notre compagnie, il en est un, à la fois douloureux et plein de douceur. Ce n'est pas sans une émotion, mêlée de tristesse, que je vais essayer de retracer à vos yeux la carrière de Gaston Racanié-Laurens, qui fut un des membres les plus distingués de cette Académie.

J'ai perdu en lui un de mes meilleurs amis, et nous étions presque contemporains. Mais, d'étudier une existence si noblement remplie, de se remémorer un si précieux passé, tout cela constitue, pour celui qui l'a entrepris, un cordial réconfort, et mon vœu le plus cher serait de communiquer à mon auditoire le plus possible de cette vivifiante admiration. Son illustre ami, le Général de Castelnau, l'écrivait au fils de notre confrère, quelques jours après la mort de celui-ci :

« Gaston Racanié-Laurens laissera dans nos âmes le souvenir d'une généreuse nature, d'un esprit droit et délié, d'un cœur ouvert et dévoué aux plus nobles aspirations ».

Il était né à Montpellier, le 9 septembre 1854. Lorsque la mort nous l'a ravi, le 22 juillet dernier, il n'était pas encore tout à fait septuagénaire. Son père, mis prématurément à la retraite, en 1882, comme conseiller à la Cour d'appel de Montpellier, avait consacré une longue carrière, et des plus honorables, à la magistrature.

Le conseiller Racanié-Laurens ! Qu'il me soit permis d'évoquer ici un des plus charmants souvenirs de ma jeunesse.

J'étais allé, pendant, je crois, mes vacances à l'Ecole des Mines, accompagner une de mes tantes dans une modeste station thermale du Roussillon. Le conseiller et Mme Racanié-Laurens y partageaient avec nous l'hospitalité d'un établissement dont les prix feraient sourire de mépris les « nouveaux riches » et pleurer de regret les « nouveaux pauvres » de nos jours.

Je les entends encore, vivantes dans mon esprit, les délicieuses et fines conversations de ce magistrat de l'ancienne observance.

Comme il aimait notre France, son langage et les chefs-d'œuvre nés de son sang; quelle profonde et variée connaissance il possédait de ses écrivains et des classiques de l'Antiquité.

Aussi, rien de surprenant à la sérieuse culture littéraire, historique et philosophique dans laquelle il sut faire élever ses deux fils.

L'aîné mourut à la fleur de l'âge, le second est celui que nous pleurons aujourd'hui.

Ses premières études, il les fit sur les bancs du Collège de Saint-Affrique, à côté d'un de ses parents, qui est resté son ami et qui est maintenant le Général de Castelnau.

Gaston Racanié-Laurens aimait parler de cette minuscule cité du Rouergue, de la vénérable et immense maison qu'il y habitait avec sa mère et son père, alors juge au Tribunal civil de cette ville. Mais Saint-Affrique paraissait aux Racanié-Laurens, Montpelliérains de vieille race et amoureux de leur pays, un lieu de triste exil; ce fut avec une profonde joie que M. Racanié-Laurens père prit place à la Cour impériale de Montpellier; son fils Gaston entra au lycée, alors lycée impérial. Il y termina son éducation classique.

J'ai eu la curiosité de consulter, à notre bibliothèque municipale, les « Palmarès » de notre Lycée, de l'année 1867 à l'année 1872, pour y rechercher les couronnes que pouvait avoir recueillies Gaston Racanié-Laurens. Cette lecture, comme celle de la plupart des documents du passé, ne manque pas d'être profitable à l'âme de celui qui s'y livre. D'abord, elle fait revivre les noms des professeurs, humbles et patients artisans de nos carrières, dont il m'est doux de saluer en passant le labeur obscur mais obstiné. Et puis... et puis, elle nous montre la vanité de certaines gloires précoces, et nous rendrait sceptiques, — il n'y a pas d'enfants parmi nous — sur l'importance des succès scolaires!... Bref, Gaston Racanié-Laurens n'eut, jusqu'à la seconde, que de rares « *accessit* », mais en rhétorique, nous le voyons obtenir le premier prix de « Discours français », et, en philosophie, les seconds prix de Dissertations » latines et françaises. Ces triomphes étaient d'heureux présages pour la future carrière de Gaston Racanié-Laurens.

Cette carrière s'indiquait tout naturellement à lui, de par la tradition paternelle. La Faculté de Droit n'était pas encore fondée à Montpellier. Ce fut à Toulouse qu'il alla se plonger dans l'étude si ardue, si complexe de cette redoutable science. Je n'ai jamais compris le préjugé, en vertu duquel les principes de la Législature passent pour une chose simple. Après la révolution de 1789, les jurisconsultes qui, sous l'influence du premier Consul, rédigèrent le Code Napoléon, croyaient certainement de bonne foi avoir abordé tous les cas qui pouvaient se présenter et avoir donné, dans chaque espèce, une équitable solution.

Un siècle s'est écoulé depuis cette apparente mise en ordre. L'arsenal de nos lois nouvelles est-il bien un modèle d'architecture calme, ordonné et majestueux?

J'ai échangé bien des causeries à ce sujet avec Gaston Racanié-Laurens. Il me disait: « Au surplus, pourquoi parler de ce que vous ne savez pas? » Il avait peut-être raison.

Lui, il le connaissait, le Droit, et à fond. Esprit d'une souplesse, d'une ingéniosité de premier ordre, qui n'allaient pas sans une continuelle élévation de sentiments, il était bien l'homme qu'il faut pour étudier les bonnes causes et les défendre. Il fut, pendant une longue période, le secrétaire d'un maître réputé de notre Barreau. Il y avait une singulière différence entre leurs deux tempéraments. L'un fonçait sur l'obstacle, dont il avait d'abord patiemment reconnu les points faibles; l'autre fournissait à l'assaillant le prestige de sa dialectique, les armes reluisantes et bien fourbies de son éloquence. Il était bien rare que le succès ne vînt pas couronner l'effort combiné de ces deux collaborateurs.

Puis, Gaston Racanié-Laurens plaida seul.

Montaigne dit de l'avocat (Essais L. II, ch. XII) que lorsqu'on lui a exposé une cause que l'on désire lui faire plaider, sa raison et sa science s'y échauffent quant et quant...; il y découvre une toute nouvelle lumière et le croit à bon escient ». Sans doute, Gaston Racanié-Laurent n'a pas été indemne de cette emprise de tout lui-même par les causes qu'on lui demandait de défendre.

Mais il faut ajouter qu'il n'a jamais cessé, par un verdict préalable et sûr, d'éloigner ses efforts de celles qu'il n'en jugeait pas dignes. Puisque je parle des vertus professionnelles de Gaston

Racanié-Laurent, pourrai-je passer sous silence le noble usage qu'il en fit en prodiguant la lumière de ses conseils à notre illustre confrère, S. E. le Cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier? Les circonstances dans lesquelles il le fit ont un recul suffisant pour paraître appartenir déjà au domaine de l'histoire: Dieu veuille, pour l'honneur et la paix de notre pays, que l'heure présente n'en voie pas renaître de semblables. « *Qui laborat, orat* », répétait-il souvent, et le Souverain Pontife, pour reconnaître son dévouement actif et profitable à la cause de l'Eglise, lui conférait, en 1914, la dignité de chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand. Il aimait en porter les insignes, témoignage de sa foi chrétienne et de l'indépendance de son caractère.

En 1904, Gaston Racanié-Laurent affrontait les suffrages de notre Académie, qui l'accueillait avec empressement au nombre des membres de sa Section des Lettres.

Le fauteuil où il allait prendre place avait été occupé, peu de temps, par un poète, porteur d'un nom illustre à Montpellier, Marie-André Haguenot. Il est encore présent à vos mémoires, l'affreux accident d'automobile qui fauche, en avril 1900, cette jeune existence, dont l'avenir se montrait si plein de fructueuses moissons. La place d'André Haguenot resta vide pendant quatre ans, et ce ne fut que le 25 avril 1904 que Gaston Racanié-Laurens, présenté par MM. Frédéric Fabrège, Vigié et Louis Guibal, s'assit sur un fauteuil, le quatorzième dont, d'après les judicieuses et patientes recherches de notre secrétaire; il devenait le cinquième titulaire.

En 1912, la Section des Lettres désignait Gaston Racanié-Laurens pour son vice-président. Président de cette section en 1913, il était élu vice-président de l'Académie en 1914, et en gardait la présidence de 1915 à 1919. A ce moment-là, l'Académie, pour reconnaître les services qu'il lui avait rendus tout le temps de la guerre, ne cessant jamais, même aux plus sombres jours, de la convoquer, présidant ses séances avec un inlassable entrain, l'Académie lui décernait le titre de président honoraire.

Pendant cette longue présidence, Gaston Racanié-Laurens eut, très souvent, à prendre la parole au sein de nos réunions. Son discours du 29 novembre 1918, pour célébrer l'armistice, est un modèle de patriotisme vibrant: c'est la victoire des armes fran-

çaises, louée par un cœur de Français, en ce doux parler de France, pour lequel il professait un culte religieux.

Soucieux de conserver intactes des traditions séculaires de notre Académie, il prononça, de 1915 à 1919, de nombreuses « Allocutions » pour célébrer la mémoire de nos confrères défunts. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, quand on relit ces discours, de la touchante délicatesse de sentiments qui s'y montre ou de l'étude approfondie et sagace de la vie et des travaux de ceux dont ils parlent, ou, enfin, de la pureté et de l'éclat du style qui les distingue. Si on réunissait en un livre ces éloges funèbres, on aurait, à côté d'un recueil des plus honorables pour notre littérature, un travail intéressant entre tous sur l'histoire de notre cité.

Voyez plutôt: En 1915, c'est Frédéric Fabrège qui disparaît. Racanié-Laurens, à cette occasion, consacre au grand historien de Maguelone une vingtaine de pages, où se trouvent, de main de maître, condensées et louées, la vie et l'œuvre magistrale de cet homme de bien. Puis, ce sont des gloires moins retentissantes, peut-être, mais aussi précieuses à nos souvenirs, qu'il s'applique à fixer, celles des docteurs Planchon et Ville, de notre Section de Médecine, de Léon Gaudin, le savant bibliothécaire de la ville, les professeurs Hamelin, Puech, Meslin, Max Bonnet, de MM. Louis Mandon et Gennevaux.

Dans les discours qu'il a écrits en l'honneur de chacun d'eux, Gaston Racanié-Laurens a rassemblé avec une précieuse conscience des documents qui seront sans prix pour les futurs historiens.

Je dois une mention toute spéciale aux paroles pour lesquelles, en 1919, il rendit hommage à un des plus illustres enfants de Montpellier, le professeur Grasset. La tâche était redoutable, et je mesure les dangers qu'il y avait à accomplir un pareil devoir à tous ceux que je côtoie aujourd'hui, en essayant de remplir le mien.

Gaston Racaniè-Laurens aborda la difficulté avec tout son cœur et toute sa foi, et cet élan courageux nous a valu des pages vraiment admirables.

Je disais, tout à l'heure, qu'il s'était constitué le gardien fidèle de nos vieilles traditions. N'allez pas croire qu'il fut, pour cela,

rebelle à l'esprit de progrès, à des innovations devant lesquelles de vieux académiciens — j'en connais un — ne furent pas sans s'effaroucher. En 1916, grâce à un délicieux et enveloppant plaidoyer, il enlevait, à la presque unanimité de nos suffrages, l'admission, aux fauteuils de cette Académie, du sexe auquel nous devons Mme de Sévigné et Mme de La Fayette, pour ne parler que des temps anciens. Le vieil académicien, dont je parlais tout à l'heure, m'a chargé de procéder aujourd'hui, à la rétractation publique de son erreur d'antan. Je le fais avec plaisir « *perseverare diabolicum* ».

Durant les instants de loisir que lui laissaient les soucis de sa profession, Gaston Racanié-Laurens aimait lire les poètes et ne dédaignait pas de rimer quelquefois.

Sonnets, quatrains, ballades, odelettes, la plupart de ces hommages à Calliope forment un trésor inédit, qui est conservé, avec une juste piété par l'héritier de son nom et de son talent. Nombreuses sont aussi les délicates pièces qu'il offrait à ses amis, pour chanter les événements heureux qui les venaient réjouir.

On pourrait dire de ces vers, avec Sully-Prud'homme:

Comme on voit les ramiers sevrés de leur volière
Rapporter sans faiblir, par les cieux infinis,
Un cher message aux mains qui leur sont familières,
Nos poèmes parfois nous reviennent bénis,
Chauds d'un accueil lointain d'âmes hospitalières.

Cela ne s'applique-t-il pas à cette charmante correspondance poétique qu'il entretenait avec son fils, pendant que celui-ci était sur le front de nos armées?

Aujourd'hui tu n'as point à craindre la mitraille;
De mes vers seulement je vais te bombarder,

lui écrivait-il le 8 août 1916. Et chacun de ces petits poèmes, sans prétention, portait l'empreinte de cette gaillarde bonne humeur, dont, pendant toute la guerre, je le disais plus haut Gaston Racanié-Laurens ne s'est jamais départi.

Eh bien! cette belle vaillance, cette impertubable confiance, c'est moins à lui-même qu'il les devait qu'à son admirable com-

pagne, la confidente de ses soucis, celle qui savait les effacer d'un de ces calmes et purs sourires qui ne naissent que sur les lèvres des femmes de France.

Qu'il me soit permis de saluer d'un souvenir ému et respectueux celle qui fut pendant près d'un tiers de siècle « l'associée », dans le sens magnifique du mot, de celui que nous pleurons.

Elle fut ravie à son affection en 1920 ; la douleur de la séparation, la cruauté de l'absence, étaient trop rudes. Gaston Racanié-Laurens ne put leur résister. Ses dernières années ont été une lente agonie ; et le jour où ses yeux se sont clos dans l'éternel sommeil a été le jour de la délivrance.

N'oublions jamais, Messieurs, cet homme de bien qui aimait tant notre Compagnie.

Ses vertus furent celles du bon citoyen et du bon Français ; c'est là un exemple qui nous doit être cher. Inclinons-nous avec respect devant ses enfants, dont la blessure ne saurait de longtemps se cicatriser.

Souhaitons qu'ils continuent les belles traditions que leur père leur a laissées.

Le Maréchal LYAUTEY

Capitaine de Cavalerie

Par le Capitaine Oury-Vernazobres

Le Cadre

Nous sommes à Saint-Germain, dans la période qui s'étend entre 1887 et 1893. Le vieux château, avec ses larges douves, évoque les souvenirs de la monarchie et des pompes royales. A côté, l'incomparable terrasse s'allonge au bord de la Seine, à l'orée de la forêt. Et quelle forêt ! Des futaies hautes comme des cathédrales, des allées larges comme des avenues et où la chasse du Roi pouvait passer à toute allure, des pistes de galop sarclées et râtissées, des villas, des châteaux ; puis le Pecq, Bougival, Marly, Louveciennes, Versailles : c'est le décor somptueux que la monarchie française, aidée par des artistes admirables, a mis des siècles à édifier.

Au centre de la ville se trouve le quartier de cavalerie. Il est

occupé par une grande rue et forme deux groupes qui portent, l'un le nom de quartier Grammont, l'autre, celui de quartier de Luxembourg. Les Guides, sous Napoléon III, y étaient casernés, et une maison voisine témoigne encore du luxe de leur mess. Le quartier Grammont se compose de trois bâtiments parallèles, séparés par de grandes cours; la première, en face de la porte d'entrée, est une cour d'honneur; la seconde a été entourée de hautes lisses et transformée en « carrière », dont le sol, soigneusement hersé, garni de débris de liège, parfaitement arrosé, forme un excellent manège à l'air libre.

Au quartier de Luxembourg, on lit encore, sur les grilles des grands bâtiments à hautes voûtes, les noms évocateurs de « Grande Eeurie »... « Petite Eeurie »... Un peu plus loin, sur le Boulingrin, aux arbres taillés en marteau, un manège, précédé par deux pelouses fleuries, porte le grand écusson de France : c'est le manège royal. C'est là qu'est née et s'est perpétuée la tradition de l'équitation française, qui, sous le nom d'Ecole de Saint-Germain, fut connue dans le monde entier.

Quoique sortant un peu des limites de ce travail, il est indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur les transformations que le cheval a subies dans ses formes, dans ses allures, et dans son utilisation.

Dans l'antiquité grecque, comme plus tard à Rome, les cavaliers n'ayant pas d'étriers, étaient placés sur l'enfourchure, mal assis; leurs jambes manquaient de fixité et agissaient par à-coups.

Le combat en masse n'existait pas, c'était un corps à corps pour lequel le cavalier devait avoir un cheval très engagé de l'arrière main, lui permettant des demi-tours rapides, des départs vifs, des arrêts brusques. Les chevaux étaient petits, en saucisson, un peu dans le modèle des chevaux de la Camargue, sans moyens sérieux. L'équitation, quoique Xénophon en ait écrit un traité, n'existait pas.

Au Moyen-âge, pour porter les chevaliers bardés de fer, il fallait de gros chevaux; c'est le type percheron qui était en honneur. Les étapes se faisaient au pas, les charges avaient lieu au trot, et, dans les tournois, c'étaient des chevaux de trait qui se heurtaient brusquement.

A mesure que les cuirasses s'allègent, les chevaux s'affinent. Les gentilshommes sont tout étonnés de voir des Italiens, plus

délicats, monter des chevaux élégants, auxquels ils enseignent... les belles manières... des enlevers de l'avant-main : la courbette, la ballotade, le cabrer ; des dégagements de l'arrière-main : la ruade ; la liaison des deux mouvements : la cabriole ; puis le piaffer, le passage, les changements de pieds au galop.

Des Académies se fondent en France, où l'on enseigne, à la jeunesse noble, cet art nouveau : ce sont les manèges de Saint-Germain et de Versailles. Bientôt, les écuyers y surpassent leurs maîtres. Ils y apportent une grâce, un esprit d'observation, un tact, un mesure qui les rendent célèbres dans le monde.

C'est la mode des airs relevés et des galops lents. Un écuyer de bon ton montait à cheval une demi-heure avant le roi, et il lui fallait tout ce temps pour traverser, au galop, la cour de Versailles.

Mais tous ces chevaux étaient incapables de marcher « à travers champs », suivant l'expression des cavaliers. Le saut était inconnu. Durant la guerre de Hollande, on fut obligé d'envoyer aux armées les chevaux des manèges de Saint-Germain et de Versailles, mais ils faisaient des « bronchades », disait-on et « manquaient de choir », il leur fallut de longues semaines pour s'accoutumer au plein air et au terrain varié.

Les Anglais, en créant le cheval de pur-sang, par le croisement des juments autochtones avec des étalons orientaux, ont obtenu un cheval à longues lignes : longue encolure, belle épaule oblique, dos court, hanches longues, qui est devenu un type parfait d'élégance, de puissance, de vitesse et de sensibilité.

Les premières courses ont lieu, avec le comte d'Artois, dans la plaine des Sablons, et notre élevage, depuis cette époque, s'est transformé.

L'Ecole de Cavalerie de Saumur, fournit, aujourd'hui dans ses reprises de sauteurs, les plus parfaites applications des airs relevés de la vieille équitation, et, dans ses reprises d'écuyers sur des chevaux de pur-sang, tout ce que la finesse des aides, le doigté, le tact, peuvent obtenir d'un animal doué d'une grande mémoire et d'une vive sensibilité. La vue d'une reprise d'écuyers, composée d'hommes grands, minces, bien placés, impeccables dans leur tenue noire à boutons d'or, demandant, avec ensemble, à leurs chevaux splendides, les mouvements les plus compliqués, sans qu'on voie remuer ni une tête, ni une jambe, ni une main,

est un spectacle incomparable. La haute équitation, l'art de préparer un jeune cheval et de l'amener, par des assouplissements habiles et une sorte d'alphabet muet, à tout comprendre, à tout exécuter, en conservant tout son équilibre et la puissance de ses moyens, est un art de virtuose. Je ne crains pas de dire que c'est de la haute posésie.

Mais, où l'Ecole de Saumur a véritablement montré sa maîtrise, c'est en trouvant le moyen de préparer des chevaux qui, au manège, donnent ces airs élégants, et qui, à l'extérieur, franchissent avec souplesse les plus gros obstacles, suivent n'importe quelles chasses, et même disputent des prix sur les hippodromes.

Le cheval détendu, le cheval allongé, le cheval s'étirant comme un élastique à une arrivée de courses, était inconnu des Grecs, des Romains, du Moyen-âge et jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Pas une œuvre d'art de ces différentes époques ne nous en donne l'image: tous sont rassemblés, assis, et même les chevaux de Carle Vernet ont les postérieurs fixés au sol.

Le cheval souple au manège, qui, en même temps, est capable de donner toute sa vitesse et de passer les plus gros obstacles est une création uniquement française.

Le Régiment

Ce sont ces traditions que le 4[e] régiment de chasseurs trouvait, en 1887, en arrivant à Saint-Germain, dans le vieux manège royal et dans le cadre somptueux de la monarchie.

Il venait de Vesoul, était composé d'un fort contingent de l'Ain — qui s'intitulait plaisamment la graine de l'Ain — puis de Vendéens et de Beaucerons, tous un peu rustiques, un peu épais, mais robustes, sains, le type des braves gens. *Mens sana in corpore sano,* disaient les Latins.

Les chevaux venaient de Tarbes; c'étaient des anglo-arabes, choisis avec soin par le commandant du dépôt de remonte; car le colonel était en même temps directeur de la cavalerie, et il n'était pas homme à se contenter de médiocrités.

Le colonel Donop, petit-fils d'un général du Premier Empire, n'avait pas voulu accepter la direction de la cavalerie sans conserver le commandement de son régiment, et il l'avait fait venir à Saint-Germain à cet effet.

Grand, mince, parlant facilement, quoiqu'avec une pointe de solennité, monté sur des chevaux superbes, plein d'allant, pénétré des plus vigoureuses traditions de l'épopée impériale, il voulait un régiment digne du cadre dans lequel il évoluait.

Il avait fait reconstituer tous les anciens uniformes que le régiment avait successivement portés depuis sa formation, ainsi que les étendards et le fanions sous lesquels ces vieux cavaliers avaient combattu. Timbalier aux tambours jumeaux, bonnets à poils, casques, talpachs, shakos... tous les panaches de l'ancienne armée défilaient, chaque année, à la fête du régiment, devant un public émerveillé qui venait de Paris et débordait d'enthousiasme. Il reconstituait tous les vieux carrousels — avec les vieilles sonneries de trompettes qu'il avait fait rechercher — avec toutes leurs figures réglées comme des ballets, avec leurs courses de têtes, hardies, à plein galop, avec leurs jeux de javelot, avec leurs luttes de lances, toutes les finesses de la vieille équitation réunies aux exercices les plus audacieux du combat moderne.

Dans une réunion de courses, sur l'hippodrome de Saint-Germain, il montrait, chaque année, toute la vigueur de ses chevaux triés sur le volet, toute la hardiesse de ses cavaliers qui devaient être les grands éclaireurs de la guerre prochaine. Car tout le monde pensait à la guerre.

La France avait reconstitué son armée. Elle avait abandonné son allure de vaincue. Elle regardait l'Allemagne en face. L'affaire Schnebelé venait de montrer qu'elle n'entendait plus se laisser éperonner comme une bique de corrida. Boulanger venait de passer. A tue-tête, dans les rues de Paris, on chantait encore : « En r'v'nant de la Revue ».

Le général de Gallifet — il lui sera beaucoup pardonné pour cela — avait doté la cavalerie d'un règlement (1876) qui, en dix ans, avait constitué une arme remarquable. On estimait que la guerre devait commencer par le choc de grandes masses de cavalerie pour pénétrer jusqu'à l'infanterie ennemie, reconnaître ses positions et ses mouvements, la troubler, la harceler. Les souvenirs d'Iéna, de la poursuite, de l'hallali, de la curée de Prentzlow, passaient, chaque jour, dans l'air.

Et il faut dire que cette qualité d'offensive de la cavalerie française s'était si bien affirmée que, dans la guerre de 1914, si

différente des théories de cette époque, les Allemands n'ont jamais osé l'aborder en face, et ont toujours essayé de l'émietter en l'amenant sur des fils de fer ou des fusils embusqués.

Des jeunes officiers arrivaient au régiment. Ceux qui étaient déjà d'un certain âge avaient fait leurs preuves.

Il y avait Canisy, qui fut, peu après, écuyer en chef à Saumur; Costa de Beauregard, plus tard, commandant l'escadron de Saint-Cyr; Brécard, joli comme une fille, qui mettait tous ses chevaux au passage, aujourd'hui, général de division; Arrault, plus tard commandant l'escadron de Saint-Cyr et général; Baille, qui, chaque dimanche, gagnait une course; Magnin, aujourd'hui, général, qui monta sur plus de deux cents hippodromes; d'Hauterive, le gendre d'Alexandre Dumas, plus tard, historien; Fréminville qui dessinait, ainsi que Jean de Waru et Félix Cholet, comme un professionnel; Marcel l'Heureux, un officier de réserve, romancier aimable, mort, ces jours-ci, directeur du *Cri de Paris*. J'en passe, ils sont trop...

Nos pères de l'ancienne armée, voulant indiquer *l'ensemble des qualités* qui font aimer un homme, qui le font préférer à un autre, sans qu'on puisse en expliquer les raisons, ont inventé le mot féminin et charmant de « cote d'amour ». Cela veut dire d'un officier qu'il est bien fait, qu'il est bon a voir, qu'il est bien tenu, qu'il est bien à cheval, qu'il a un esprit vif et gai, qu'il sait débrouiller une situation militaire, qu'il a des ressources variées dans son esprit, qu'il a une propreté morale parfaite, qu'il a du chic, du courage, de l'allant — quoi! « du cran! » Eh bien, toute la jeunesse du 4e chasseur avait « du cran » et la « cote ».

Le Capitaine LYAUTEY

C'est avec ce colonel Donop, qui devait devenir inspecteur général de la cavalerie, dans ce cadre de Saint-Germain, dans ce régiment, dans cette atmosphère, que le capitaine Lyautey vint, le 5 décembre 1887, prendre le commandement du 1er escadron.

Il avait 33 ans.

Il est grand, la taille bien prise, très mince, plutôt maigre; les jambes sont longues, l'ovale fin; les moustaches châtain, un peu

fortes, sont relevées légèrement aux coins de la bouche, — bien françaises. Il a le front haut, les cheveux drus, taillés en brosse dure et semés, déjà, de quelques fils blancs; l'œil est bleu, un peu voilé — très bon — pour devenir ardent quand il est vivement intéressé; l'allure est alerte, saccadée. Un monocle est vissé dans la visière de son képi, de tous ses képis, et, à chaque instant, il le prend, l'ajuste à son œil ou le replie d'un mouvement sec. Il porte, en hiver, de grandes bottes très bien faites, montant jusqu'au genou, quoique la mode soit de laisser paraître un peu de tibia, en été des bottes vernies. Ses culottes sont bien taillées, pas bouffantes. Ses dolmans sont du meilleur faiseur d'alors, Gerbeaud, impeccables de coupe et d'un bleu exquis. Je ne sais par quel prodige ils sont toujours neufs. Ses képis sont bien plantés, droits, sans cassure, quoiqu'il aime les képis « bahutés », comme disait l'argot de l'époque; la visière affleure la ligne du regard, et il tient pour ses hommes à ce détail qui est, du reste, réglementaire. La main est jolie, toujours gantée de clair. Il a un air très distingué, plein d'aisance et de race, très militaire. Il est sourd de l'oreille droite, alors, d'un geste familier, il prend son interlocuteur par les épaules et le fait passer à sa gauche. Sa parole est rapide. Il semble que les mots aient de la peine à suivre l'éclair de sa pensée. Il redit souvent, en mangeant un peu les « e »: «pr'cis'ment » ou « absol'ment ».

Il aime avoir tout son monde derrière lui. Quand il arrive dans son casernement, il monte, en ouvrant ses grandes jambes comme un compas, quatre à quatre, les marches de son escalier, et, quand il est sur le palier, il se retourne tout d'une pièce pour voir si tout le monde, officiers et sous-officiers, l'a suivi, et si, alors, chacun est déjà dans son ombre sur la dernière marche, il sourit et dit: « Bien ».

Cela le caractérise; il n'aime pas les choses qui traînent, qui languissent, les gens qui musardent.

C'est un homme d'action. Il ne parle que d'action. « L'action seule est féconde », dit-il souvent.

Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dent de loup...

... Ne souriez pas encore... les vers qui suivent ne s'appliquent

pas à lui. Quoiqu'il soit très brillant dans le monde et causeur étincelant avec les femmes, il ne leur donne pas la place prépondérante dans sa vie. Ce n'est pas un amoureux, c'est loin d'être un soupirant; c'est un soldat, d'abord.

Il a constitué dans son escadron un cadre de sous-officiers pris parmi les candidats que Saint-Cyr n'a pas acceptés; car il y a, à cette époque, à peine 200 places pour 3.000 demandes. Il les choie. Il les fait à son image et à sa ressemblance, car ils sont plus malléables que les officiers dont le caractère est déjà formé. A ses amis qui visitent son escadron, comme Lavisse, de Mun, ou autres, s'il en présente un, il est fier de dire: « C'est un poète, il a eu une amarante aux Jeux floraux ». Mais, vite, il ajoute: « ...Et il monte très bien à cheval... ce qui vaut mieux ». Ne croyez pas que cette dernière phrase soit pour amoindrir la valeur de la pensée, mais c'est un soldat qui marche vers son but, l'action prime tout.

Il fait lui-même les instructions de ses cadres: officiers, sous-officiers, brigadiers, élèves-brigadiers; il se réserve le service en campagne, et ses commentaires sont une merveille de clarté, d'ingéniosité, de justesse, de souvenirs historiques; c'est vécu, senti; pas un détail ne lui échappe, il remplit tous les rôles: l'Allemand est là, il le sent — et il le fait croire.

Son cheval aussi s'en aperçoit. Avec cet esprit si vif, si plein de mouvement où les idées se succèdent en foule, des gestes brusques de la main agacent la bouche fine; aussi tous ses chevaux, dans l'attente d'un à-coup, lèvent la tête — et pas un ne marche longtemps au pas — ils trottinent continuellement.

Il est bien placé à cheval, la tête haute, le corps droit et souple, les coudes bien au corps, les cuisses descendues, la jambe parfaite. Quand on le voit passer sur son cheval « Voyageur », un bel alezan brûlé, un peu quinteux, il a une allure splendide.

Son commandement est très vigoureux, mais bon. Sa main est extrêmement ferme et il ne vient à l'idée de personne d'éluder un de ses ordres. Il cherche à gagner le cœur de ses subordonnés, mais il leur demande un labeur énorme. Il s'occupe constamment de leur état moral, de leur entrain, mais il recherche le maximum de rendement, comme un capitaine d'industrie qui ne laisse ni un geste perdu, ni une minute inemployée.

A un moment où c'était inconnu, il invente la loi de sursis. Toute première punition n'est pas portée au rapport, mais, si la faute se renouvelle, il double la première punition. Il donne à l'homme le culte du « livret vierge », comme il dit.

S'il sait qu'il y a dans un escadron un grade de nature un peu affinée, mal pris, découragé, dégoûté, il flaire le pur sang mal monté mais capable d'un gros effort ; il le demande, le réconforte, le refait. Il lui est arrivé de payer les dettes de quelques sous-officiers dont les services lui étaient précieux et qui avaient eu un moment d'oubli. Ce n'est pas qu'il ait une bien grosse fortune, mais il aime aider, mettre en relief tous ceux dont le cœur est près du sien.

Un jour, le régiment alerté va, en un temps de trot, de Saint-Germain à Paris, et s'enferme à la Galerie des Machines. Il y a là toute la division. Défense de sortir : la rue est houleuse. Rien à manger. Il trouve le moyen d'acheter un énorme rôti de veau qu'il partage entre la table des officiers et celle des sous-officiers.

Pour ses hommes, même sollicitude. Il organise un réfectoire à une époque où c'était inconnu : billard, salle de lecture, papier à lettres, bibliothèque. Les murs sont ornés de peintures représentant les vieux soldats du régiment, les citations glorieuses. Il ne néglige rien de ce qui peut exalter le patriotisme, allumer l'esprit de corps, faire vibrer l'âme du cavalier.

Un jour, un dessinateur habile avait illustré un menu, qui, chaque semaine, était affiché à la porte du réfectoire. C'était une scène de fête parisienne : un homme, en habit, un peu gai, envoyait son chapeau dans les airs d'un coup de pied. C'était bien fait. En entrant, il voit le dessin ; son œil s'allume ; d'un geste brusque il l'arrache. Puis, rencontrant l'auteur, il dit brusquement :

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur !

Et, plus doucement, il ajoute :

— Mon petit, ça n'a pas sa place, ici. Vous me comprenez.

L'autre avait compris, et remerciait :

— Oui, mon capitaine.

Il veut que son escadron soit le premier.

C'est la fin du service de 4 ans. Il a un noyau de vieux cavaliers qui sont d'une propreté admirable. Quand le chef d'escadrons passe sa revue annuelle des pelotons, c'est une merveille,

les hommes astiquent même les clous de leurs souliers. Ne souriez pas..., ils donnent des coups de sabre encore mieux qu'ils ne frottent.

Et ce n'était pas commode de donner des coups de sabre avec les chevaux du 4e chasseurs, si vivants, si ardents, si difficiles parfois.

Leur élégance était connue. Quand le régiment était appelé à Paris, ce qui arrivait souvent, car il y avait, à cette époque, de la poudre dans la rue, les chevaux faisaient l'admiration des Parisiens. Du reste, on avait soin — les hommes marchant par quatre — de placer aux numéros 1 et 4 les plus jolis chevaux, de façon à cacher les médiocres aux numéros 2 et 3. Alors, tout le monde disait : « Le 4e chasseurs n'a que des chevaux de pur sang ».

Son orgueil, sur le terrain, était la rapidité de manœuvre de son escadron. Quand on défilait, ce qui arrivait souvent, il faisait toujours pousser l'allure jusqu'au galop allongé. Mais ces diables de chevaux, pleins de sang, s'excitaient, mettaient la tête en l'air, essayaient de gagner à la main ; il fallait donc, pour maintenir, à cette allure, un alignement correct, des cavaliers habiles... et l'on peut dire qu'il était arrivé à une perfection éblouissante.

Pendant les manœuvres, quand son escadron faisait des étapes isolément, il ne disposait que de ses quatre trompettes, ce qui était une bien médiocre fanfare ; mais il ne manquait jamais, en passant dans les village de les faire sonner le plus fort possible pour émouvoir les habitants.

Il avait un goût profond de la responsabilité. Un jour, dans la carrière, les chevaux de dressage de 5 ans étaient rassemblés. L'officier qui en était chargé, un peu inexpérimenté, avait fait mettre le sabre à la selle pour la première fois. Or, le sabre frappe facilement sur le postérieur gauche des chevaux, surtout au galop à gauche. Avec des chevaux nerveux, il faut une méthode prudente et pleine de tact ; car un cheval manqué dans son dressage au sabre se remet difficilement en main. Donc, cet officier fait sa reprise habituelle, et, sans se soucier du sabre, met ses chevaux au galop. Ce fut une belle affaire. Quelques chevaux s'affolent, gagnent à la main, désarçonnent leurs cavaliers ou tombent avec eux. La carrière avait l'air d'une foire prise de panique. Un chef d'escadrons, qui passait par là, intervint en criant — comme il

arrive parfois — ce qui ne ramenait pas le calme. Le capitaine Lyautey l'entend, descend ses escaliers quatre à quatre, et, les talons joints, la tête haute, les yeux bien droits:

— Mon commandant, je commande mon escadron. Je suis seul responsable.

On pense bien que tant d'indépendance de pensée, tant d'idées personnelles n'étaient pas sans bouleverser le caporalisme des vieux officiers et sans faire surgir les critiques.

Ses chefs mêmes comptaient avec lui.

Chargé de faire une série de conférences aux officiers, sur le service en campagne, il avait préparé ses documents en compagnie du colonel Donop qui l'appréciait au plus haut point. Mais le colonel Donop aimait professer et discuter, et, tout en préparant en commun le travail, il en recherchait la critique à faire, de sorte que, la première conférence terminée, il reprit l'exposé que venait de faire le capitaine Lyautey, et la démolit en partie. Celui-ci ressentit vivement le procédé, et à sa deuxième conférence, il déclara tout haut, devant les officiers assemblées, que ses idées ayant été précédemment sabrées par le colonel, avec lequel il avait préparé son travail, il pensait n'avoir qu'à lire les articles du règlement, laissant à chacun le soin de les commenter. Ce fut un esclandre. Il rentra chez lui, aux arrêts, et pensait être mis en non activité par mesure disciplinaire. Il songeait déjà à se retirer dans la Beauce, où il avait des terres, à Trouchebredier, pour y faire de l'action sociale. Quand un cheval pur-sang rétive, c'est que le cavalier a des aides maladroites. Le colonel Donop le comprit — et tout s'arrangea. Nous retrouverons, plus tard, dans sa carrière coloniale, la même sensibilité contre des mains malhabiles et des éperons intempestifs.

Il est un chef dans toute l'acception du mot. Il obéit. Il commande. Et ce qui est rare, il ne tire pas à lui toute la couverture, il ne se laisse pas couvrir de fleurs sans en donner des brassées à ceux qui les ont coupées.

Une fois, un général inspecteur passait une revue de mobilisation. Il tenait beaucoup à une extrême propreté. Les hommes, pleins d'entrain, avaient ciré leurs basanes et leurs bottes avec du vernis que les gradés s'étaient procurés. C'était interdit, parce que ces substances brûlent les cuirs. Quand Lyautey entre dans

son escadron, il voit tant de reflets qu'il en devine la cause. Il rassemble les officiers, les sous-officiers et leur dit :

— C'est défendu. Vous avez eu tort. J'aurais dû m'en apercevoir, mais je vous couvre : s'il y a un avatar, c'est moi qui ait donné l'ordre.

La revue commence. Les cavaliers passaient en file indienne devant le général qui les épluchait durement. C'était le 2e escadront. Il les déclarait « dégoûtants ». Quand arriva le tour de l'escadron Lyautey, le soleil se jouait sur tant de facette, se mirait dans tant de bottes que le général s'écria :

— Ah ! voilà qui est bien. C'est parfait. Mon compliment.

Et le capitaine Lyautey de dire aussitôt :

— Mon général, je n'y suis pour rien. Tout le mérite en revient à mes gradés qui sont admirables.

— Très bien, reprend le général conquis.

Ainsi, quand il y avait des horions à recevoir, il disait : « Je vous couvre, c'est moi qui ai donné l'ordre » ; et quand il y avait des fleurs par brassées : « Donnez-les à mes gradés ; elles leur reviennent ».

On pense bien qu'avec un tel chef, tout le monde était prêt à faire le tour de la terre !

Son Intérieur

— Venez prendre une tasse de thé, chez moi.

Il invite ainsi, sans façons, ses gradés, ses officiers, par groupe de deux ou trois, souvent seuls.

Il habite, près du quartier, un appartement de cinq ou six pièces, d'un joli confort. Dans son bureau, une grande table de travail, des bibelots, dont chacun a une valeur, des objets d'art, des gravures anciennes, — il est fier d'un Albert Durer — des livres, des livres, tous reliés avec soin et placés sur des rayons qui en tapissent des murs entiers.

Il cause aimablement, familièrement, avec gaieté, de sa voix un peu sourde, choisit les sujet qui conviennent à ses invités, les fait parler, voit le fonds de leur âme, sonde leurs connaissance, dévoile leurs goûts, se frotte à leur jeunesse. Souvent, il se lève, marche, se balance un peu sur les hanches.

S'il soutient une cause, on le voit, tout d'un coup, bondir sur ses livres, choisir sans hésiter celui qu'il cherche, et il va droit à la page qu'il veut citer. Cette précision de mémoire est une des choses les plus étonnantes chez lui.

Son écriture est rapide, hâchée, les lettres sont à peine esquissées; la main ne peut pas suivre l'esprit : c'est illisible. Aussi aime-t-il dicter.

Quand il le peut, il emmène ses gradés faire une promenade au Bois de Boulogne ou à Versailles, au Musée. Il y conduit même ses élèves brigadiers, même ses cavaliers les plus intelligents, et il leur montre les tableaux des batailles, avec des résumés qui sont des merveilles de vulgarisation. Voici Masséna; voilà Hoche; celui-ci, c'est Kellermann, là-bas Oudinot. Il les connaît tous, il sait leurs travers, il a vécu avec eux. Et l'on pense quels trésors de souvenirs, d'émotions, de grandeur, d'enthousiasme emportait de ces causeries, cette jeunesse vibrante, commandée par un si admirable animateur.

Dans ces propos, il est cinglant pour les petites pratiques, les soucis étroits, le formalisme, le pharisaïsme, comme il dit. Il voit le but, il veut l'atteindre vite.

Je l'ai déjà dit : il cherche toujours un moral à remonter, une énergie mal canalisée à mieux capter. Il est pénétré de son devoir social — de son rôle social.

Et il y a été amené tout naturellement par ses études et ses relations. Pendant sa préparation à Saint-Cyr, il est déjà enrégimenté par Albert de Mun, il fait partie de ses cercles ouvriers, il pense, sous un tel maître, à l'amélioration de la société par sa base, par ses travailleurs, en vivant avec eux, en les aidant, en gagnant leur confiance.

Il se disait, alors, que tous les Français passant par le régiment, on pouvait, on devait, non point faire de l'armée un prolongement de l'école primaire, mais bien une école nouvelle où l'homme, arrivant gauche, raide, maladroit, se fortifiait et s'assouplissait, et où il prenait l'habitude de l'ordre, de la bonne tenue, de l'action, où il apprenait à comprendre son devoir envers sa patrie et sa famille, où il sentait la nécessité « d'une autorité juste et respectée », d'une différence de classes, d'une hiérarchie sociale, d'une société unie.

Et il fallait l'entendre expliquer sa conception du rôle social de l'officier, dont il jetait les bases dans un article fameux de la *Revue des Deux Mondes*! De sa voix un peu voilé, mais vibrante, nuancée, avec des mots à l'emporte-pièce, des trouvailles d'expressions, une richesse inouïe d'images, il jetait les arguments à pleines mains. Il se levait, marchait, se balançait, allumait une cigarete, la jetait après en avoir tiré trois bouffées pour en rallumer une autre cinq minutes plus tard. Puis, tout d'un coup, il regardait l'heure, et, sans façons:

— Assez, mon petit. Je vais travailler. A demain.

... Il a donc écrit le Rôle Social de l'Officier. Mais, pour le mettre en pratique, il eût fallu des apôtres, comme lui. Il eût fallu que tous les officiers fussent chauffés dans son creuset. Mais, d'abord, il ne pouvait les enflammer tous, et puis, tous n'étaient ni aussi ardents, ni aussi généreux. Ils n'étaient pas tous des pur-sang; il y avait beaucoup de demi-sang; il y avait même des chevaux de labour. Et puis, il y eut les jaloux, et puis les politiciens. On s'empara de son idée. On la démarqua. On la travestit. On lui mit un faux nez; on en fit un élément de démagogie quelquefois.

N'en parlons plus, et tournons la page avec amertume — avec l'amertume d'avoir vu un Stradivarius dans des mains d'anthropopithèques.

Malgré ces idées si teintées de ce que l'on appelait le socialisme chrétien, il n'est pas inféodé à l'idée religieuse. Il raconte, en s'esclaffant, qu'un jour, au rapport, le successeur du colonel Donop, en signant des permissions de la nuit, s'était arrêté brusquement, la plume en l'air, se demandant si sa conscience lui permettait de se rendre complice du pêché de la chair que ces jeunes hommes n'allaient pas manquer de commettre.

Oh! il a, en lui, tout un atavisme catholique; il est catholique dans ses nerfs, dans sa sensibilité, dans sa bonté, dans sa franchise, dans sa générosité, dans son affection pour ses subordonnés; il l'est dans ses relations, car il a horreur du sectaire — du « mufle ». Mais il s'accommode mal de petites pratiques, de formules étroites, de formalisme, de dogme, d'esprit de petit chapelle; il ne veut être le prisonnier d'aucun clan, ni d'aucun parti; il étoufferait dans ces limites trop étroites; il voit large;

il voit haut ; il voit loin — et il lui faut de l'action — encore de l'action.

...Le 22 mars 1893, il est promu chef d'escadrons au 12e hussards, et, le 15 octobre, nommé chef d'état-major de la 7e division de cavalerie, à Melun... Puis, tout d'un coup, un télégramme l'envoie à l'état-major des troupes de l'Indo-Chine.. Evidemment, il ne respirait pas à son aise dans son bureau de chef d'état-major !

Le Colonial

Ce serait sortir des limites de cette étude que de vouloir le suivre dans ses expéditions coloniales. Mais si nous ne pouvons pas songer à aborder son œuvre géante, dont les historiens se sont déjà emparés, il nous reste sa psychologie de cavalier, que nul n'a abordée et que nous pouvons continuer à esquisser à grands traits.

Va-t-il rompre avec son passé ? avec ses goûts, ses habitudes, ses idées chères, son élégance ? Va-t-il devenir un colonial endurci, dans la formule habituelle et bien connue, un négrier ? Va-t-il, en un mot, faire peau neuve, suivant l'expression vulgaire mais vivante ?

Certes non. Il dit bien sur le *Pei-Ho*, qui l'emporte vers Hanoï, qu'il lui faut « refaire toute son éducation » et il y apportera tout d'entrain d'un sous-lieutenant, mais c'est à Saint-Germain que les grands contours de sa figure ont apparu, et ils ne s'effaceront pas. C'est dans ce décor somptueux, dans ces fêtes militaires qu'il a confirmé son goût pour l'ordre, la parade, les revues à grandes allures, — la pompe royale, peut-on dire. C'est en remuant des cavaliers hardis et alertes qu'il a contracté l'habitude des décisions promptes, du coup d'œil ; c'est là qu'il a pris le premier contact avec le cœur de l'homme de troupe, qu'il e expérimenté sa « manière » assuré son doigté ferme et bon ; c'est là qu'il a appris à user de son personnel en le pressant comme un citron jusqu'à la dernière goutte ; c'est là qu'il a compris, qu'il a conçu son rôle social ; là qu'il a senti l'appel irrésistible de l'action

A notre époque, où, sur les champs de bataille rétrécis de l'Europe occidentale, la cavalerie paraît s'évaporer sous la poussée des méthodes modernes, l'esprit de l'arme subsiste et elle a le droit de revendiquer le Maréchal Lyautey comme une de ses gloires.

Nous retrouverons partout, en effet, dans cette page coloniale qu'il a écrite, et qui est, peut-être, comme on l'a dit, la plus belle page coloniale du monde, le capitaine de cavalerie dont je viens d'ébaucher la figure devant vous.

Au Tonkin, où il se lie à Galliéni par un serment de fidélité, il apprend du Maître, dans sa lutte sans trêve contre les pirates, son métier nouveau de colonisateur et d'organisateur. Nous le voyons luttant contre le « caporalisme » autant que contre les Pavillons Noirs, et y ajoutant le « fonctionnarisme ». Nous le voyons s'enthousiasmer pour son chef Galliéni qu'il fait connaître à Paris dans des lettres que l'histoire conserve, parce que les Ministres les ont, au moment des troubles de Madagascar, consultées avec fruit. Il vit avec les jeunes, il leur communique ses idées et sa foi, non plus pour la préparation d'une guerre européenne, mais pour une colonisation rapide et efficace.

Il ne change pas d'idées, il les transforme ; il les adapte, et cette évolution est un des signes de la souplesse de son intelligence.

Quand il part pour Madagascar, appelé par Galliéni, nous retrouvons sa grande idée de rôle social qui a évolué au contact des colonies, s'est agrandie, s'est précisée, s'est concrétisée, en devenant « le Rôle colonial de l'Officier ».

Il expose, ce rôle, dans une lettre, écrite, de la mer Rouge, à sa sœur, qui vient de le quitter :

« J'appartiens, aujourd'hui, aux événements, il s'agit d'y apporter la volonté la plus forte, la préparation la plus complète, l'équilibre le mieux maintenu ; mais, à ces pensées seules, mes narines s'ouvrent au vent de la lutte, mon cœur tressaute. L'essentiel est de savoir ce que l'on veut et où l'on va. Or, cela je le sais. Faire prédominer sur tous les autres le devoir social, le devoir d'arracher ce pays (la France) à la décomposition et à la ruine, non pas par un changement de formule constitutionnelle, remède empirique et passager, mais par une violente réaction sur les mœurs, sur les inerties et les quiétudes ; former, par les colonies, un groupe de plus en plus nombreux d'initiatifs, de forts, de détachés de besoins, de voyants de haut ; par ce groupe, réagir sur l'inertie métropolitaine, établir un circuit continu et régénérateur de vie entre la France du dehors et la France du dedans, qui soit, pour celle-ci, le réveil, le réveil de la fécondité physique, le réveil de l'activité écono-

mique, le réveil du large commerce, le réveil de l'esprit d'entreprise, le réveil aussi des penseurs généreux, des vastes vouloirs et des jugements larges sur le monde et sur les nations qui le peuplent. En résumé, faire comprendre que la France meurt moins de 70 et de son régime que de sa rétraction sur elle-même et de l'atrophie où tous s'y complaisent dans le demi-bien-être matériel — et cela vaut le sacrifice de bien des choses ».

Oui ! Et cela ce n'est pas de la réthorique, un projet destiné à une revue coloniale, un discours de banquet. Il va le réaliser.

...Arrivé à Madagascar, l'élève préféré du Maître va recevoir les missions les plus délicates, conquérir un pays plus grand que la France, administrer un million d'hommes, en créant tout : villages, routes, écoles, infirmeries, industrie, commerce, marchés. Il sera partout, il verra tout, il réalisera des prodiges d'ingéniosité et d'énergie, et, abattu par la fièvre, il marchera quand même On le verra terrassé par des crises de foie, au point de ne pouvoir parler, et si, alors, une mauvaise nouvelle arrive, il se lève, prend et dicte ses résolutions avec une clarté, une netteté, une volonté indomptable.

Dans ce labeur formidable, il se souvient du temps où il commandait un escadron, et il écrit (16 avril 1898) : « Je ne crois pas que j'aie rien aimé plus que mon escadron. J'en ai ici, une épave, ce pauvre X... — Vous en souvenez-vous — échoué bêtement dans l'infanterie de marine et que j'ai repêché comme caporal-secrétaire. Jamais mon cœur n'a battu plus à l'unisson qu'avec mon escadron — et pourtant, depuis, j'ai bien aimé mes territoires, mes petits marsouins du Tonkin, si chics au feu. Mais la jeunesse n'y était plus et mes 43 ans n'ont plus la sève des 33 que j'avais alors... 10 ans !... »

Plus tard, le 26 septembre 1899, il écrit encore : « La fidélité de mes vieux du 4e est une des forces et des douceurs de ma vie. De bons marsouins m'ont, depuis lors, apporté, eux aussi, leur cœur et leur dévouement, et cela fait un faisceau de gens sur qui compter et avec qui marcher le jour venu ».

En 1900, il publie le « Rôle colonial de l'Armée », où il expose son système avec sa franchise cavalière, avec son intelligence lucide qui peut se résumer en ces mots qu'il écrivait déjà à Hanoï : « Je ne conçois le commandement que sous la forme directe et

personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi, de l'enthousiasme... »

Ain Sefra

Pendant que le colonel Lyautey, rentré en France, rongeait son frein en commandant le 14e hussards à Alençon, Bou-Amama travaillait Figuig, ameutait le Tafilelt, et faillit enlever M. Jonnard au col de Zenaga.

Le gouverneur de l'Algérie demanda et obtint à grand peine, du général André, le colonel Lyautey, comme commandant de la subdivision d'Aïn-Sefra qui sera, désormais, autonome, afin que les ordres donnés, au lieu de se perdre dans la hiérarchie des grades, soient immédiatement exécutés

En quelques mois, Lyautey devenait maître de la situation. Tout rezzou ou djich était signalé, dépisté, poursuivi, traqué sans relâche et sans merci. La distance et la rapidité ne sauvaient plus les chacals. Dès le 31 octobre 1904, M. Jonnard faisait une tournée d'inspection et recevait le salut de tous les grands chefs qui, l'année précédente, avaient failli l'enlever. Dans son enthousiasme, il s'écriait : « Vous êtes heureux, Messieurs, d'avoir un pareil chef, et moi, d'avoir un pareil collaborateur... »

Dans son labeur incessant, le général Lyautey trouve le temps de goûter la rude poésie qui l'entoure. Voici un bivouac (8 juin 1905).

... « Ma lampe est allumée sur ma table de campement, dans la grande tente du bachaga Si Eddin, des Ouled Sidi Cheikh. Il l'a envoyée de Géryville, avec trois autres tentes pour mon monde. Elle est grande comme un appartement, doublée de drap de soie, et l'épaisseur des tapis moussus couvre le sol. La porte est grande ouverte; mon fanion clapote; un grand spahi rouge monte la garde; mes officiers achèvent de fumer leur pipe autour d'un grand feu rouge; un cheval hennit en tirant sur sa corde; les serviteurs enlèvent les reliefs du repas sous l'œil du caïd, en burnous pourpre, de la tribu voisine, et la lune rend vivante cette nuit si fraîche, après la chaude journée.

» Mon spahi vient de fermer la porte. Seul, un trait de lumière

blanche filtre sur le tapis, et je ressens, dans ce home d'une nuit, un confort inexprimable. Elle est si vaste et si belle, cette tente tout lambrissée de rouge; mes fontes, avec leur peau de tigre et leurs cuivre, mes armes précieusement rangées dans un coin, y maintiennent la note du commandement; mon burnous brodé d'or, étoilé d'argent, don de l'agha Si Mouley, pend à l'un des supports, tandis que, sur le tapis, s'étalent tous les outils de toilette, cuvette de caoutchouc, étui de cuir fauve, le confort... »

Voici une page sur les koubas, tombes vénérées des Ouled Sidi Cheika :

« Ce soir, nous dînons sur la terrasse du bureau arabe. C'est d'une grandeur, d'une tristesse incomparables; quelle nuit! Les douze Koubas étincellent comme une constellation, quelques feux piquent les murs sombres des ksours, le désert dort; à nos pieds, le bivouac joyeux et flamboyant, où les burnous sombres font des ombres chinoises. Et l'on est ici en plein Islam, sans une fausse note, à milles lieues de tout, à un degré d'isolement dans le temps, dans l'espace, que je n'ai jamais éprouvé à tel point ». (17 juin).

Ecoutez encore :

« A l'ouest, nous nous rapprochons de la montagne. Vers 6 heures, un peu de brise s'élève, les ombres s'étendent et des groupes successifs viennent rompre la solitude. C'est d'abord un peloton de méharistes, qui vient du Grand Sud, où il a été patrouiller dans les sables. J'en passe la revue. Et c'est toute l'évocation de l'immensité, de l'inconnu, du péril bravé, qu'apportent ces hommes immobiles, graves, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs burnous noirs, sous l'ombre des grands chapeaux, le fusil haut sur les hautes silhouettes de leurs montures singulières... »

...Quelle est sa vie? quelles sont ses relations avec ses officiers? avec les Arabes? avec les étrangers? Une simple page, d'un de ses biographes, Amédée Britsch, va nous en faire le tableau.

« L'entrain, l'allégresse à la peine donnaient un air frappant de famille au corps d'officiers du Sud-Oranais. Le général pensait tout haut devant les jeunes officiers dont il s'entourait volontiers. Comme eux, il aimait les habits élégants, les burnous flottants, les chevaux vifs et les selles ouvragées, les galops sans

frein et les caracoles à l'entrée des ksours, l'imprévu, les éclats de gaieté qui détendent l'esprit. Il savait les juger, les trier, les employer à leur place; il les attachait par la confidence de ses idées, de ses projets comme de ses déconvenues.. Selon la tradition de Lamoricière, il les tutoyait et les traitait en grands fils. Pour eux, aucun mystère, aucune cachotterie; il vivait sous leurs yeux, à porte ouverte. Il les recevait sans façon, en débotté, en caleçon, à sa toilette, de son lit: « Tiens, c'est toi! Que veux-tu? Allons, dépêche toi; vide ton sac et ne me rase pas! — C'est bon, la chose est entendue! — Impossible, tu rêves... Dans sa maison accueillante, chacun d'eux, à son tour, trouvait le couvert mis. Après le repas vivement servi, il occupait chacun selon ses goûts: au musicien, il tendait une partition; au dessinateur, une boîte de couleurs, au liseur des revues, puis, à l'heure exacte du travail, il les poussait cordialement dehors. Ainsi se formait la zaouia, sa chapelle de fidèles.

» ...Il jetait un charme sur ces hauts plateaux et ces dunes, dont l'aspect n'inspirait que l'horreur. L'on admirait qu'il s'exaltât sur ces terres fauves, consumées, dont le soleil implacable illuminait l'éblouissante laideur et qu'il découvrît sous cette image du néant des promesses de vie... Le zèle et l'ingéniosité circulaient du chef au simple légionnaire. La terre et les indigènes, officiers et soldats, Français et mercenaires, tout était enchanté par le jeune chef. Comment le passant y eût-il échappé? Ministre ou parlementaire, journaliste ou voyageur? Il était venu en enquêteur ou en curieux; il repartait en admirateur. »

N'est-ce pas là le portrait que nous connaissons de l'ancien capitaine de cavalerie? Il n'oublie, du reste, pas son escadron, et il écrit (1905) :

« Je puis dire que de tous mes souvenirs de carrière, celui de mon commandement d'escadron me reste au cœur comme le plus pur, le plus hautement militaire, dégagé de tout alliage, de tout mélange politique On n'avait qu'à regarder et à aller droit devant soit. Tandis que dans ces sacrés commandements coloniaux, il faut naviguer au milieu d'embûches, sans cesse renouvelées ».

On va voir qu'en effet les embûches qui se dressaient sous ses pas venaient même de la malechance.

Le 9 décembre 1906 il commande, par intérim, la division d'Oran

et, le 30 juillet 1907, il est nommé divisionnaire. Les affaires d'Oudjda éclatent, les questions du Maroc occidental se compliquent.

Gêné par les diplomates, par le Gouvernement, qui craint les « histoires » et les complications, Lyautey correspond librement avec le Gouverneur général de l'Algérie, qui est son ami le plus chaud, mais qui édulcore, avant de les envoyer à Paris, les rapports que le jeune général lui envoie avec son franc parler habituel.

Un jour, en l'absence de M. Jonnart, le chef de service des Affaires Etrangères transmet tout cru, par mégarde, l'un des rapports du divisionnaire d'Oran. Le Conseil des Ministres poussa un cri d'indignation. M. Jonnart, qui, heureusement, se trouvait à Paris, eut grand peine à défendre son collaborateur.

— Je vais l'envoyer à Perpignan, menaça Clemenceau.

— Vous n'avez pas le droit de déplacer un général d'Algérie sans mon assentiment, réplique le Gouverneur. C'est un cheval de sang. Que voulez-vous? Il rue parfois dans les brancards.

— Soit, répondit le Tigre, mais je ne souffrirai pas qu'il envoie du crottin au Gouvernement.

Depuis lors, Lyautey fut presque suspect à Clemenceau, travaillé du reste par la malveillance de Picquart, et il fallut toute l'énergie de M. Pichon, l'amitié de M. Jonnart, pour le soutenir dans et contre le Ministère.

Le divisionnaire réagit, encore plus que le brigadier, contre le caporalisme qui tendait à s'implanter en Algérie. Lui-même ne rappelle pas sans rire l'une des premières revues qu'il passa à Oran Un chef de bataillon lui présente deux compagnies de tirailleurs, sac au dos, équipées, guêtrées, luisantes comme des sous neufs et qui défilent à la prussienne. Le commandant s'en réjouit et s'en vient, l'œil brillant, chercher les compliments du général. Mais celui-ci semble indifférent: « Cela serait parfait si nous étions en France, commandant, mais nous sommes en Afrique. Je vous en prie, pas de caporalisme. Allégez-moi ces hommes-là, habillez-les, nourrissez-les, couchez-les comme leurs frères. Surtout pas de godillots, des sandales! » Le chef de bataillon n'en croyait pas ses oreilles; il resta si déconcerté que le jour-même il demanda son changement ».

Par contre, Lyautey laissait un peu les rênes longues à la jeu-

nesse qui, selon la tradition des temps héroïques de la conquête, aimait les modes indigènes. A l'un de ses bals, un lieutenant de spahis se drapait dans un burnous fastueux, resplendissant dans des bottes brodées à glands d'or. De vieux officiers, intraitables sur le règlement, lui faisaient les gros yeux. Le général s'amusait de ce petit scandale qui effarouchait leur formalisme. Il trouvait son lieutenant « épatant », et l'appelait Murat...

« De Paris à Oran, écrit Amédée Britsch, dans son livre *Le Maréchal Lyautey*, le voyage est facile: députés et et journalistes, coloniaux, artistes et mondains se rencontrèrent au Château-Neuf, plus nombreux à mesure que se dessinaient les lignes d'une grande œuvre... Au retour de Madagascar, la notoriété coloniale du général Lyautey ne dépassait pas un cercle restreint. D'Oran il put resserrer, renouer, multiplier et rassembler les fils qui le reliaient à la métropole... Non seulement il emploiera à son œuvre de guerre et de politique les relations de ses goûts et de son élégance, mais encore, affranchi qu'il est de l'esprit de bon ton et de préjugé de caste, il enrôlera tous venants dans son amitié large comme ses vues »

***

Dans cette existence faite d'un si prodigieux labeur, où l'on trouve à profusion de l'habileté, de l'énergie, des talents militaires, un sens admirable d'organisation, et de la gloire à pleines mains, il manquerait quelque chose, n'est-il pas vrai, si nous n'y voyions pas un doigt de femme?

Il y est.

Un jour, en rade de Tanger, un canot emmenait au paquebot une équipe d'infirmières de la Croix-Rouge, venant de Casablanca.

Le général Lyautey, que le Gouvernement venait d'envoyer en ambassade à Rabat, auprès du Sultan Abd-el-Aziz, impatient d'attendre son canot en retard, demanda aux infirmières la permission de monter dans le leur.

Il se présente, elles se nomment: l'une d'elles était Mme Fortoul, dont il connaissait depuis longtemps la famille.

L'entretien se noua vite mais fut bref.

A quelques semaines de là, il la retrouvait à Alger, puis à Paris.

Mais elle part pour Naples, avec l'équipe d'infirmières qui va y soigner les victimes du tremblement de terre de Palerme

Il retourne à Oran, et ce n'est que deux ans plus tard que la sympathie éclose dans la rencontre de Tanger se scella par le mariage.

Désormais, son œuvre va prendre une forme plus complète. plus définitive, peut-on dire, car, dans notre humanité, aucun travail social, quel qu'il soit, n'est parfaitement équilibré si la femme n'y met pas son empreinte. Elle va demenir sa collaboratrice.

Elle va gagner les Arabes par les sentiments les plus délicats, mais les plus profonds qui émeuvent l'âme de l'homme, par la femme et par les enfants, par le foyer. Elle pénétrera dans les harems, y apportera sa grâce et son charme, y glanera des affections et des confidences. Elle fera sortir de terre une floraison de dispensaires. Elle édifiera des œuvres de gouttes de lait, des établissements pour tuberculeux, des fourneaux économiques, elle intallera tout ce qui peut amoindrir la souffrance humaine. Elle fera des tournées incessantes pour y réchauffer les zèles, y entretenir l'enthousiasme, et, dans ces équipes d'infirmières, composées de femmes vivant seules pendant de longues semaines, son rôle le plus délicat sera, peut-être, d'y entretenir... la paix.

Et cette sainte mission sera remplie avec une énergie, une constance, une méthode, une rigueur scientifique telle que les résultats en éblouiront les visiteurs. Le Gouvernement lui-même, en sera ému.

De ses mains, elle soignera des vieux légionnaires, pour lesquels elle créera une maison de convalescence des typhiques, des dysentériques; elle aidera même à des accouchements, et, un jour, par une opération césarienne qu'elle provoquera, elle sauvera la Sultane préférée qui se meurt devant le Sultan haletant d'angoisse

Tout cela ne s'oublie point.

Au Maroc

Le Général Liautey, dans ses hautes fonctions de Résident Général, est-il absolument différent du capitaine de cavalerie que nous essayons de retrouver? Lisons cet ordre du 16 septem-

bre 1915, à l'occasion de la médaille militaire qui vient de lui être conférée.

« A mes troupes :

» Le général en chef commandant reçoit, de tous les points du Maroc, des officiers *et troupes*, des témoignages qui lui vont au cœur, à l'occasion de la haute distinction dont le Gouvernement de la République vient de l'honorer. Il prie les commandants de région et chefs de services d'être, auprès de tous, l'interprète de son affectueuse gratitude.

» Il reporte à ses troupes l'honneur qui lui est fait. Si, au milieu des graves circonstances que traverse la patrie pour la libération et la gloire de laquelle tant de ses enfants donnent journellement leur vie, la situation au Maroc a pu être maintenue, jusqu'ici, si la Métropole a été, ainsi, dégagée, de tout souci sérieux pour son front africain, c'est uniquement grâce à la vaillance, à l'endurance, à l'abnégation des troupes qui, depuis un an, y ont lutté sans relâche, et à l'énergie de ceux qui les commandent. Ce sont ces troupes que le Gouvernement met à l'honneur en y mettant leur chef ».

Ne retrouve-t-on pas, là, le capitaine de cavalerie qui reportait sur ses gradés, les éloges d'un Inspecteur? Et sa « manière », et son doigté, et son enthousiasme, et sa fière allure, et sa manœuvre rapide, est-ce que tout cela a changé?

Examinons, à grands traits, les résultats qu'il a obtenus, et je n'aurais pas besoin de conclure.

Tout le monde connaît son œuvre au Maroc. Des officiers, passionnés pour le Maître, qui ont rivé, comme Poeymirau, leur fortune à la sienne, qui ont bu ses paroles, se sont imprégnés de ses idées, conquièrent le terrain où le général vient, le soir, ouvrir un marché. Il est somptueux dans son grand burnous noir à glands d'or, il passe devant les Arabes sur des chevaux ailés; il est partout, il voit tout, organise tout, crée des routes, des chemins de fer, reconstitue une administration, crée des finances, incorpore dans ses troupes les tribus ennemies de la veille, auxquelles il a tendu la main, dès le jour de leur soumission. Il devient pour leurs grands chefs un ami. Il est un homme fort. Il est, pour eux, un homme juste. Il paie royalement. Il est le bras droit du Sultan, devant lequel il s'efface ostensiblement en public. Il interdit toute

propagande religieuse qui peut blesser l'âme musulmane ; il défend d'approcher des mosquées saintes, même par curiosité, et quand, en 1914, la guerre éclate et qu'on lui demande un fort contingent de troupes en lui disant d'abandonner la colonie et de se retirer sur la côte, comment répond-il ? Il envoie exactement dix fois plus de troupes qu'on ne lui en demande, mais il refuse d'évacuer le Maroc, et, en maintenant le contour extérieur, il continue son œuvre de colonisation, de consolidation, d'amélioration ; il ouvre même, en pleine guerre, comme un défi, une exposition générale des produits du Maroc — et c'est un triomphe.

Il est l'objet d'une admiration et d'une fidélité populaires sans exemple.

On sait qu'à Fez, deux grandes mosquées font de la capitale de Moghreb la rivale religieuse de la Mecque : Karaouyne, où l'on étudie ; Moulay-Idriss, où l'on prie. Dans se quartier tout grouillant de multitudes pieuses, où les ruelles se coupent, se croisent et se tortillent en volutes, où des cordes, attachées aux maisons, interdisent le passage aux chameaux, aux porcs et aux juifs, le fameux mur de Moulay-Idriss offre aux croyants le souvenir du saint qui, pendant des années, y vécut en contemplation. A côté de la porte où le roumi ne doit parter ses pas, ni hasarder ses regards, s'ouvre le trou aux offrandres. Le fidèle, après avoir appuyé ses joues et ses mains à ce mur, jette dans le trou son offrande, et les prêtres reçoivent ces humbles dons de l'autre côté du mur.

Or, à chacun de ses passages dans la ville sainte, le Maréchal ne manque jamais, accompagné officiellement, d'aller au Mur de Moulay-Idrisse et de jeter dans le trou aux offrandes cinquante louis d'or de France... Aussi les muftis de la mosquée ont-ils, un jour, prié le Maréchal d'entrer, pour leur faire honneur, dans la mosquée interdite.. Et c'est là que l'admirable conducteur d'hommes se révèle. Dans un éclair de génie, comme il en a quand il faut atteindre le cœur humain, il mit le pied droit à l'intérieur du parvis, pour ne point contrister les muftis ; mais il n'y mit point le pied gauche, et demeura dehors — afin d'obéir tout le premier aux défenses qu'il avait édictées...

Voilà comment, par mille ingéniosités et mille munificences, il a gagné ce peuple. Car il l'a gagné. Aucun Français ne peut

oublier qu'en juin 1923, quand le Maréchal dut venir en France pour y subir la grave opération au foie qui lui a redonné la santé, ce furent des jours d'inquiétude. Le Sultan ordonna, alors, pour la santé du chef, son grand ami, des prières rituelles et publiques dans toutes les mosquées du Maghzen. Et pour ce Roumi — pour le grand Roumi — tous les imans, tous les marabouts, tous les cheiks du Maroc, tous les fidèles mirent la tête contre la terre et invoquèrent Allah, afin de sauver la vie... d'un chien de chrétien !..

Et, en vérité, depuis que l'Islam existe, cela ne s'était jamais vu.

Les Erreurs Astronomiques en Littérature

Par M. le Professeur HUMBERT

On s'est souvent moqué des erreurs, légères ou lourdes, commises par certains littérateurs dans divers domaines, historique, géographique, ethnographique en particulier. Victor Hugo ne met-il pas dans la bouche de Charlemagne le mot Sorbonne, alors que Robert Sorbon vivait sous Saint Louis; le même Victor Hugo ne nous montre-t-il pas, dans le récit de Waterloo, un Ecossais, son pibroch sous le bras, alors qu'un pibroch n'est pas un instrument, mais un air que l'on joue sur la cornemuse; et Gaston Boissier n'a-t-il pas caché les soldats de Jugurtha derrière une haie de cactus, plante qui nous vient d'Amérique. Or, par notre position même dans le monde, et dans l'espace, nous sommes condamnés à faire, presque inconsciemment, et à chaque minute, de l'astronomie. Et le littérateur, de même qu'il devient quelque peu botaniste ou géologue, lorsqu'il décrit un paysage, est forcément astronome quand les mots soleil, lune, étoiles, viennent sous sa plume et que les astres jouent un rôle, même tout à fait accessoire, dans son poème ou son roman. Mais lorsqu'il effleure ainsi des phénomènes astronomiques, l'écrivain, peu au courant de la rigueur de leurs lois, n'est-il pas exposé, là surtout, à commettre des erreurs scientifiques légères évidemment, totalement insoupçonnées du lecteur profane, mais sautant aux yeux du professionnel et l'irritant, autant qu'une coquille le bibliophile. Il faut l'avouer, la chose est presque courante: on ne sait guère l'astronomie, à notre époque: nombreux sont les littérateurs qui, malgré

Platon, ont négligé d'être géomètres, et rares, bien rares, sont les poètes qui peuvent, comme Paul Valéry, oser parler, sans risques de faux-pas, des sciences exactes, parce qu'ils se sont donné la peine de les approfondir par eux-mêmes.

Une très rapide revue des principales erreurs astronomiques, dans lesquelles on peut choir, illustrée par des exemples, les uns connus, les autres inédits, pris un peu au hasard, chez des auteurs modernes ou contemporains, m'a paru à sa place ici, dans cette Compagnie qui, comme l'indique son titre, s'intéresse également aux Sciences et aux Lettres. Et sur tous nos murs, précisément, ne voyons-nous pas, ces jours-ci, une affiche du Carnaval, où le soleil se couche sur la mer... c'est-à-dire au midi?

Les étoiles? Heureusement, quand on parle des étoiles, on reste un peu dans le vague : on se contente de citer quelques nous connus, les Ourses, Véga, Sirius, les Pléiades, la Voie Lactée; on ne précise rien, ni heure, ni direction, ni orientation; rien, alors, ne peut conduire à une erreur. Encore faut-il faire attention aux descriptions des constellations. Dans le conte charmant des Lettres de mon Moulin, intitulé *les Etoiles*, le berger d'Alphonse Daudet, expliquant le Ciel à sa patronne, lui montre la Grande Ourse — le chariot — avec ses quatre roues et ses trois chevaux : le charretier, dit-il, est cette petite étoile à côté du troisième cheval. Il s'agit de l'étoile Alcor; mais c'est contre le deuxième et non le troisième cheval qu'elle se trouve. Erreur minime, dont Daudet n'est probablement pas responsable dans le principe, car sa description du ciel est tirée de l'*Armana Prouvençau*; mais erreur qu'il aurait facilement rectifiée s'il s'était donné la peine de mettre la tête à une fenêtre de son moulin, par une belle nuit du Midi.

La chose peut-être plus grave lorsqu'on a la mauvaise idée de donner une indication précise. Dans *les Noellet*, M. René Bazin met en scène un jeune paysan Vendéen, qui a la louable habitude, le soir en se couchant, de regarder les étoiles par la cheminée de sa chambre. Il les connaît par leur nom; certaines lui plaisent plus que d'autres; celles qu'il aime par-dessus tout, paraît-il, ce sont les trois étoiles du Baudrier d'Orion. Or, la constellation d'Orion, à cheval sur l'équateur céleste, ne s'élève jamais, en France, à plus d'environ 45 degrés au-dessus de l'horizon; de sorte qu'il nous faut admettre qu'en Vendée, d'après le témoignage de M. René

Bazin, de l'Académie Française, les tuyaux de cheminée, au lieu d'être verticaux, comme dans le reste du monde connu, sont inclinés à quarante-cinq degrés sur le sol.

Lorsqu'il s'agit des planètes, la difficulté croît : et voici la célèbre erreur, devenue absolument classique, touchant le lever ou le coucher de Vénus.

Vénus, vous le savez, planète inférieure, est toujours très voisine du soleil, et, sur la voûte céleste, ne s'en écarte que peu, l'accompagnant dans sa course, soit en le précédant, soit en le suivant de près. Dans ce dernier cas, lorsque le soleil vient de se coucher, Vénus, qui n'a pas encore disparu sous l'horizon, devient visible à la faveur du crépuscule, de sorte que, quand nous admirons l'Etoile du Soir, c'est au moment de son coucher et non de son lever. Or, Lamartine, dans une de ses plus célèbres méditations, *le Soir*, popularisée encore par la déplorable musique qu'y ajouta Gounod, a écrit :

Vénus se *lève* à l'horizon. .

Cette erreur a été si souvent signalée, elle est tellement considérée comme le type de la *gaffe* astronomique littéraire, que l'on s'étonne vraiment que des écrivains la commettent encore. Et pourtant ! Feu Anatole France lui-même, notre bon Maître, n'a-t-il pas dit, dans un chœur nuptial des *Noces Corinthiennes*.

Hymen, Hymen aux beaux flancs,
Hesperos se lève,
Viens, la nuit est brève,
Hâte tes pieds blancs.

Et Raymond de la Tailhède, dans le *Tombeau de Jules Tellier* :

Nous qui sommes venus vers l'Europe natale,
Etonnants voyageurs de pays inconnus,
Au *soir tombant* de la lumière occidentale,
Tandis que s'*élevait* la planète Vénus.

Mais ces vers sont si beaux que, pour cette fois, nous absoudrons le poète.

Les planètes, d'ailleurs, exposent à un autre genre de faute : astres errants, leur lieu dans le ciel est variable d'une année à la suivante, si bien que lorsqu'un écrivain s'avise de dire : ce soir-là, telle planète brillait dans telle constellation, s'il indique, de plus,

une date précise, il devra s'assurer qu'à cette date la planète était réellement à l'endroit où il la situe. Lorsqu'elle a écrit un livre, par ailleurs fort agréable, *la Vie amoureuse de François Barbazanges*, Mme Marcelle Tinayre n'a point fait cette vérification. Mais le premier chapitre de cet ouvrage — j'en demande bien pardon à cette femme de lettres d'un incontestable talent — présente, en raccourci, une telle synthèse des erreurs astronomiques courantes, qu'il nous en faut réserver l'étude pour la fin de ce travail. Et passons à la Lune.

La Lune est l'écueil des peintres. Combien l'ont représentée à l'envers! Combien en voit-on, de ces couchers de soleil, où le croissant lunaire, au lieu de tourner sa convexité du côté où se trouve le soleil — ce qui se doit, puisque c'est le soleil qui l'éclaire — tourne vers lui sa concavité! C'est un Repos en Egypte, de l'église Saint-Charles de Monceau, à Paris; c'est une affiche en couleurs des chemins de fer de l'Etat, représentant le Mont Saint-Michel — et tant d'autres, qui mériteraient une étude spéciale. Quelquefois, sans être aussi apparente, l'erreur est facile à reconnaître: dans le petit volume de J.-M. de Hérédia, *la Nonne Alferez*, édition Lemerre, illustrée, un des dessins représente la fuite de la nonne qui abandonne son couvent. Elle se dispose à s'élancer dans la rue étroite, déserte, au bout de laquelle brille la lune, disque rond, à demi-caché par les nuages, et très bas sur l'horizon: donc, à son coucher, ou à son lever. Mais le texte indique que la fuite a eu lieu pendant qu'au chœur on lisait les premières leçons de matines, donc vers minuit et demi. Et quand la lune se lève ou se couche à cette heure, elle est au dernier ou au premier quartier: erreur, donc, de l'artiste qui l'a figurée pleine.

Mais la lune est l'amie des littérateurs, qui l'ont chantée de toutes les façons, la priant, comme Apulée dans l'*Ane d'Or*, entassant sur elle d'étonnantes comparaisons, comme Oscar Wilde dans Salomé, décrivant les merveilleux effets de sa lumière sur les landes de Balbec, comme Marcel Proust, ou la traitant fort irrévérencieusement, comme Claudel, dans l'*Ours et la Lune*. Et, parfois, encore, le chant du poète fait sourir l'astronome. Célèbre dans les pays britanniques est la monumentale erreur commise par Samuel Taylor Coleridge, dans l'un de ses poèmes les plus connus: *the Rhyme of the ancient Mariner* Sur le pont d'un navire en détresse,

par une nuit tragique, un navire voit tout à coup les nuages se déchirer, et paraître :

The horned moon, with one bright star
Within the nether tip.

c'est-à-dire :

Le croissant de lune, avec une étoile brillante
A l'intérieur de la corne inférieure.

Une étoile dans le croissant ! Malheureux Coleridge ! N'avait-il donc jamais ouvert un livre de cosmographie pour les écoles primaires, et ignorait-il à ce point le phénomène si connu des phases de la Lune ? Lorsque, de la lune nous ne voyons qu'un croissant, c'est parce que le reste du globe lunaire, non éclairé par le soleil, est plongé dans l'obscurité ; entre les cornes du croissant il y a toujours quelque chose — la lune elle-même. Comment une étoile pourrait-elle y trouver place ?

Heureusement, une gaffe de cette envergure est rare ; mais il y en a d'autres. La lune, comme les planètes, mais bien plus rapidement qu'elles, se déplace à travers les constellations. Qu'aujourd'hui je la voie près de cette étoile, demain elle en sera déjà loin ; et si ce soir la voici qui paraît dans l'encadrement de ma fenêtre, elle n'y reviendra demain soir qu'une heure plus tard. Et pourtant Alfred de Musset :

Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir ?
Je viens voir, à la brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.

A la brune, c'est-à-dire à l'heure où la nuit commence à tomber. D'un jour à l'autre, cette heure est sensiblement la même, quelques minutes à peine de différence. Et si Musset a vu, un soir, à la brune, la lune sur le clocher, en revenant à la brune le lendemain, donc à la même heure, il a eu beau faire et beau dire, la lune n'était pas là : elle ne s'est montrée de nouveau sur le clocher qu'une heure plus tard ; donc le soir était fini et la nuit arrivée. Cette observation poético-astronomique que Musset nous dit faire chaque soir, il n'a donc pu la faire qu'une fois pas mois, pas deux jours de suite.

Il y a plus. La lune, on le sait, même si le temps est beau, n'est pas visible chaque soir. Et tel écrivain qui décrit un beau clair de lune peut s'exposer, s'il a mis une date, à voir surgir un astronome impitoyable et malintentionné qui, calendrier en main, lui criera : halte ! au jour que vous dites, à l'heure que vous dites, il n'y avait pas de lune. En voici quelques exemples assez piquants.

Le premier a été signalé naguère par M. Boquet, de l'Observatoire de Paris, et la preuve de l'erreur est aisée à faire. Relisons ensemble ce passage, l'un des plus justement célèbres du *Génie du Christianisme*, où Châteaubriand dépeint la fête des Rogations :

« La procession rentre enfin au hameau.. Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête... »

La lune ? Attention. Les Rogations sont fixées aux lundi, mardi et mercredi précédant l'Ascension. L'Ascension est le 39e jour après Pâques : donc, les Rogations vont du 36e au 38e jour après Pâques. Or, Pâques est le dimanche qui suit la pleine lune de mars ; il tombe donc de un à sept jours après la pleine lune, et les Rogations de 37 à 45 jours après la pleine lune de mars. Mais il y a eu, dans l'intervalle, la pleine lune d'avril, 30 jours après celle de mars. Donc, les Rogations viennent, bon an, mal an, de 7 à 15 jours après la pleine lune d'avril, 7 jours après la pleine lune, dernier quartier ; 15 jours : nouvelle lune. Les Rogations tombent donc toujours entre dernier quartier et nouvelle lune, c'est-à-dire quand la lune se lève entre minuit et six heures du matin. Ce dîner au clair de lune du curé est donc à une heure bien tardive, et les anciens du village feraient mieux de s'aller coucher.

Je prendrai mon deuxième exemple dans les *Mémoires d'un Touriste*, de Stendhal, et je sais que je vais attirer sur ma tête le courroux des Stendhaliens. Nous voici à Nimes, avec le commis voyageur pour le commerce des fers. La date est indiquée en toutes lettres : 3 août 1837.

« Ecrit à l'ombre, sous une arcade du Pont du Gard. — J'ai profité de la nuit et d'un clair de lune magnifique pour faire les cinq lieues qui séparent Nimes du Pont du Gard. J'y suis arrivé plongé dans un profond sommeil, sur les cinq heures du matin..., etc. »

A moi, livre de chevet de tout astronome, Annuaire du Bureau des Longitudes. Tu vas m'indiquer quelle était l'épacte, pour cette année 1837, c'est-à-dire la date des phases de la lune pour chaque mois. Et je constate, mon pauvre Beyle, que, cette nuit du 2 au 3 août 1837, tandis qu'entre minuit et cinq heures, vous rouliez sur la route de Remoulins, par un clair de lune magnifique, c'était précisément la nouvelle lune.

Passons à présent à Victor Hugo. Je le rappelais au début, il n'en est pas, dans d'autres domaines, à une erreur près; mais, chose remarquable, dans le domaine astronomique, où il s'est d'ailleurs complu, il n'a guère commis d'hérésies. Dans les discours de planètes de la *Légende des Siècles*, par exemple, dans l'épopée de l'Alérion, dansla Comète, une imagination exaltée, certes, mais point d'erreurs scientifiques strictes. Il avait certainement senti l'écueil et s'était documenté avant d'écrire. On cite souvent, il est vrai, le siècle qui avait deux ans en 1802; mais nous avons bien vu, il y a 25 ans, à quel point il était difficile de faire comprendre, même à des gens intelligents, que le XX^e^ siècle commençait le 1^er^ janvier 1901 et non le 1^er^ janvier 1900. Victor Hugo n'a fait que suivre une opinion fausse, mais générale. Cependant, comme chez Stendhal, on peut noter chez lui une faute de lune, aisément discernable, d'ailleurs, sans avoir recours à un calendrier. Ouvrons *les Misérables*, livre deuxième, chapitre I:

« Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entrait dans la petite ville de Digne... etc. ». C'est Jean Valjean, que dans les chapitres suivants nous allons voir, chassé de toutes les auberges, recueilli par l'évêque. Et, au chapitre X, l'ancien forçat, au milieu de la nuit qu'il passe dans le trop bon lit de la chambre ouverte pour lui, s'éveille, et se dispose à voler les couverts d'argent. Lisons: « Il se leva, debout, hésita encore un moment, et écouta; tout se taisait dans la maison; alors il marcha droit et à petit pas vers la fenêtre qu'il entrevoyait. La nuit n'était pas très obscure: *c'était une pleine lune* sur laquelle couraient de larges nuées... »

Nous en savons assez: d'après Hugo, il y avait donc pleine lune dans les premiers jours d'octobre 1815. Continuons, et sautons au livre I de la deuxième partie: le révit de Waterloo. Chapitre XIX: le champ de bataille la nuit. Deuxième phrase: « Le

18 juin 1815, c'était pleine lune. » Or, d'un mois à l'autre, la date de la pleine lune avance d'un jour en moyenne : de juin à octobre, quatre jours. Si c'était pleine lune le 18 juin, ce l'était le 14 octobre, et non pas par conséquent dans les premiers jours d'octobre. L'erreur provient de ceci, simplement : la pleine lune de Waterloo, c'est l'histoire ; celle de Digne, le roman. Lorsque roman et histoire se côtoient, il faut veiller à ce qu'ils ne soient pas en contradiction, même dans les moindres détails. Victor Hugo n'y a pas songé cette fois-là.

Maïs il faut savoir se borner, et ces critiques sont quelque peu ridicules.

Le point suivant est cependant assez curieux pour que je le doive citer. Il y a quelque temps, me souvenant qu'à la fin du dernier acte de *Cyrano de Bergerac*, le héros mourant voit la lune et l'interpelle, j'ai voulu rechercher si, le jour de la mort de Cyrano il y avait eu vraiment de la lune. Il y a souvent des erreurs scientifiques chez Rostand, précisément dans *Cyrano*, à l'acte du balcon, vous vous souvenez des vers célèbres :

J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure,
Que comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,
On met sur toute chose un petit rond vermeil,
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,
Mon regard ébloui pose des taches blondes.

Or, dans la bouche d'un savant physicien comme Cyrano, c'est inadmisslibe, car la tache reproduite par la rétine est, non pas de la couleur de l'objet, mais de la couleur complémentaire. L'idée du poète est belle ; mais elle devait aboutir, non à des taches blondes, mais à des taches violacées. Dans la grande scène où Cyrano raconte à Guiche son voyage à la lune, on rencontre les vers suivants :

...Dans mon mollet, je rapporte une dent
De la Grande Ourse ; et comme, en frôlant le Trident,
Je voulais éviter une de ses trois lances...

Or, jamais, en Astronomie, il n'a existé de constellation du nom de Trident. Rostand a-t-il voulu désigner par là la planète Neptune, dont le symbole scientifique est, en effet, un trident ? Ce serait encore plus grave, Neptune n'ayant été découvert qu'en 1846. Quoiqu'il en soit, revenons à la mort de Cyrano. Quand est-il mort, d'après la pièce ? L'année est indiquée au début de l'argu-

ment du 5e acte : 1655. Le mois : il n'est pas signalé de façon précise, mais nous sommes en automne : les feuilles tombent sur le métier de Roxane : Octobre donc, nous sommes à Paris. Fin septembre, à la rigueur ; novembre, à la rigueur aussi. Et comme jour, Cyrano nous le dit lui-même :

Et *samedi vingt-six*, une heure avant dîné,
Monsieur de Bergerac est mort assassiné.

Rien de plus facile à présent que de déterminer le mois : il suffit de voir, dans lequel de ce mois d'automne 1655, la date du 26 correspondait au samedi. Reprenons l'Annuaire du Bureau des Longitudes, la liste des Lettres Dominicales nous donne, en un instant, réponse au problème posé ; et nous voyons qu'en 1655 le 26 *septembre* était un *dimanche* ; le 26 *octobre*, un *mardi* ; le 26 *novembre*, un *vendredi*. Pas de samedi 26, par conséquent. Rostand a oublié qu'il fallait être prudent sur le chapitre de l'astronomie et de la chronologie, et nous prononcerons contre lui une condamnation sévère.

Terminons, à présent. Comme nous l'avons dit, Madame Marcelle Tinayre nous fournira un résumé général. François Barbazanges, son héros, naît à Tulle le 27 juillet 1673, et son père, le conseiller Barbazanges, « curieux de toute science » et un peu astrologue, monte en son cabinet de physique pour dresser l'horoscope du nouveau-né. Signalons, en passant, qu'il semble avoir de bizarres idées sur l'établissement d'un thème généthliaque, et paraît ignorer beaucoup des règles les plus élémentaires de la belle science astrologique ; mais, ne nous arrêtons pas là. L'horoscope établi par ce brave homme débute ainsi :

« Ce samedy, vingt-septiesme jour du mois de juillet, l'an mil six cent soixante-treize, environ l'heure de neuf heures après midy..., naquit François, mon premier enfant, et de Catherine La Poulmelye, ma femme. La lune était vieille au dernier quartier... »

Quelques pages auparavant, la description suivante nous complète l'aspect du ciel à ce jour et à cette heure : « Vénus, qui s'était levée, nue comme une perle, sur la grève pourpre du couchant, commençait de descendre, effrayée par le vieux Saturne dont la face maléfique apparaissait de l'autre côté du ciel, entre les quatre étoiles du Capricorne. »

Or : 1° ce 27 juillet 1673 était un jeudi et non un samedi ;

2° Le 27 juillet 1673, la lune était au premier quartier, non au dernier;

3° Vénus ne se lève pas le soir. Remarquez, d'ailleurs, ces deux mots accouplés et qui hurlent : Vénus s'était *levée* au *couchant!*

4° Saturne, en 1673, était dans la constellation des Poissons, et non du Capricorne;

Et, enfin, 5° le Capricorne n'est pas spécialement caractérisé par quatre étoiles remarquables.

Voilà donc où peut conduire, chez un écrivain de talent, l'ignorance astronomique. Existe-t-il un remède? Ce sera notre conclusion. On ne sait pas l'astronomie: eh bien! qu'on l'apprenne. Telle est la méthode généralement indiquée pour parer à ce fâcheux état de choses. Mais on ne peut exiger de personne qu'il se plonge dans des études astronomiques détaillées, qui nécessitent un très important bagage mathématique et qui dépasseraient le but que l'on veut atteindre. On cherchera donc à enseigner aux profanes une astronomie simplifiée, cosmologie très élémentaire, dépouillée de toutes ses difficultés, insistant sur le côté pittoresque, attrayant et éducatif des phénomènes, ce qui sera bien suffisant pour ce qu'on désire obtenir. Multiplions donc les ouvrages de vulgarisation, les astronomies populaires, sans appareil mathématique, à l'usage des amateurs; en un mot, puisque les foules ne peuvent atteindre ces hauts sommets, aplanissons-les et retirons-leur tout ce que leur accès peut avoir de rébarbatif. Méthode, sans aucun doute, détestable, et préconisée par tel ou tel vulgarisateur, ce qui suffit pour la juger. Précisément parce qu'elle semble faire de l'astronomie un aimable amusement de salon, elle voilera aux artistes les écueils qu'ils ont à éviter, elle incitera les littérateurs à parler astronomie à tout instant, c'est-à-dire à accumuler les gaffes. La vraie méthode, c'est de remettre l'astronomie à sa place: que chacun sache bien que c'est une science très difficile, dont l'accès doit être rigoureusement interdit aux profanes et qui expose, si on l'aborde le sourire aux lèvres, à des chutes retentissantes. En répandant partout cette idée, on aura fait pour la cause astronomique plus que tous ceux qui cherchent à vulgariser la science, et les écrivains de l'avenir, avertis des dangers qu'ils courent, éviteront des erreurs analogues à celles dont je m'excuse de vous avoir beaucoup trop longuement parlé.

PRIX OFFERTS

par l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

En 1925. — PRIX DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE pour L'AVANCEMENT DES SCIENCES

Ce prix, qui peut atteindre la valeur de 800 francs, est proposé à l'auteur d'un ouvrage, d'un mémoire et en général, d'une œuvre intéressant la région du Languedoc Méditerranéen et plus particulièrement les départements de l'Aude, de l'Hérault et du Tarn.

En plus du caractère nettement régional qui leur est imposé, les ouvrages présentés devront obligatoirement porter sur l'une des disciplines dont s'occupent les diverses sections de l'Association Française pour l'avancement des sciences. — Mathématiques pures et appliquées, Sciences naturelles, Archéologie, Histoire, Economie Politique, Sciences médicales et pharmaceutiques, Physique et Chimie, etc.

Les Mémoires manuscrits ou imprimés devront être déposés au Secrétariat de l'Académie avant le 31 décembre 1925.

Seront admis au concours de 1926 les manuscrits inédits ou les ouvrages publics depuis 1922 (Congrès de Montpellier).

Tous les ouvrages doivent être écrits en langue française. Les ouvrages primés ne seront pas rendus.